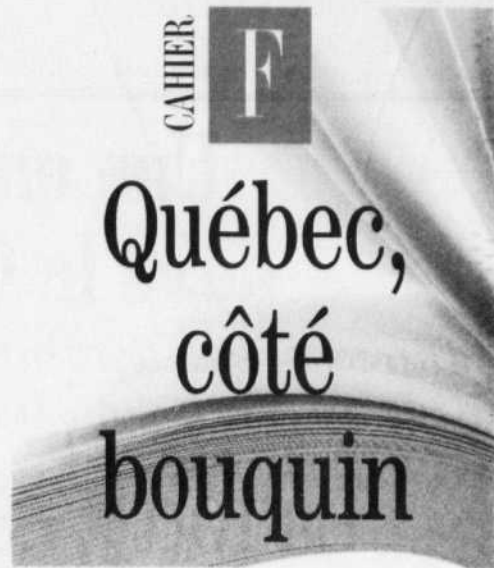


FEDRO RUIZ LE DEVOIR

SALON de Québec du LIVRE



ISABELLE PARÉ

Côté bouquin, Québec est choyé. La Vieille Capitale est la Mecque québécoise des librairies indépendantes, le nid de trois des quatre revues littéraires du Québec et un terrain béni pour les jeunes maisons d'édition, qui y ont le vent en poupe. Portrait d'une ville bibliomane.

A quelques jours de l'ouverture du Salon international du livre de Québec, la Vieille Capitale s'apprête à déballer ses stands et à dérouler le tapis rouge aux éditeurs, lecteurs et amoureux de la chose littéraire. Et ils sont nombreux.

Car Québec, faut-il le rappeler, est la ville qui compte le plus de librairies par habitant, devançant Montréal d'une bonne brasse. Une situation qui, à n'en pas douter, n'est pas sans lien avec l'effervescence dont jouit la scène littéraire à Québec.

De son petit boudoir dans le quartier Saint-Jean-Baptiste, Antoine Tanguay, éditeur chez Alto, une jeune maison d'édition née il y a trois ans, multiplie les succès et a déjà vendu les droits de son premier grand succès, *Nikolski* de Nicolas Dickner (25 000 exemplaires), à plus d'une demi-douzaine de pays. «Ce n'est pas parce qu'on est à Québec qu'on ne peut pas faire d'alliances avec l'Europe. Québec, c'est une petite place où on peut faire de grandes choses», lance l'éditeur, qui s'enthousiasme de la bonne santé du milieu de l'édition à Québec.

Chaque automne, les éditeurs de la région marquent d'ailleurs la rentrée littéraire par une série d'événements destinés à susciter l'intérêt pour les livres et auteurs d'ici. «Il n'y a pas la même compétition ici qu'à Montréal. Il y a un côté tissé serré où tout le monde se connaît», affirme-t-il.

Gilles Pellerin, de la maison d'édition L'Instant même, abonde dans ce sens. «C'est vrai qu'on est choyés ici. Nous avons un lectorat très instruit, fervent de littérature, avec la présence du gouvernement et d'entreprises de haute technologie. En ce moment, on vit une période dorée pour la littérature et l'édition», croit-il. Ce doyen du milieu littéraire croit que la ville fondée par Champlain n'a jamais abrité autant d'écrivains ni compté autant de lectures publiques et de maisons d'édition qu'à l'heure actuelle. Le milieu littéraire est en pleine ébullition avec la montée en flèche d'Alto, dit-il, mais aussi de Nota Bene, une jeune maison d'édition dédiée aux essais en sciences humaines et sociales, qui vient s'ajouter à L'Instant même, qui occupe plutôt la sphère du roman, de la nouvelle et du livre d'art.

On vend d'ailleurs pour plus de 80 millions de bouquins chaque année dans la Vieille Capitale, devenue le porte-étendard des librairies indépendantes. L'icône de la vieille ville, l'incontournable Librairie Pantoute, trône en tête de liste, avec à ses côtés la Librairie Vaugoues de Sillery et celle du Nouveau-Monde, dans la Basse-Ville. Pour Denis Lebrun, vieux sage du milieu du livre, président de l'Association des librairies indépendantes et propriétaire de la Librairie Pantoute, s'il faut se

VOIR PAGE F 2: BOUQUIN

SOMMAIRE

ROMAN

Amos Oz
Page F 4
Rachel Laverdure
Page F 5
Le Totem du loup
Page F 7

ESSAI

L'histoire vue de Palestine et d'Israël
Page F 10
Une grande méconnue
Page F 10

PHILOSOPHIE

Identité et violence
Page F 11

BÉDÉ

400 de Québec
Page F 3

POÉSIE

Nicole Blouin
Page F 6

PATRIMOINE

Contes et légendes de Québec
Page F 5

L'art poétique de Dany Laferrière

L'auteur publie *Je suis un écrivain japonais. Explications.*

CHRISTIAN DESMEULES

Le plus magnifique jouet du monde

C hose certaine, son sens de la provocation ne s'émousse pas. À 55 ans, il se permet même d'en remettre. Son nouveau roman, dédié «à tous ceux qui voudraient être quelqu'un d'autre», est l'histoire d'un malentendu qui prend de l'ampleur jusqu'à échapper à son protagoniste. Écrivain, Dany Laferrière? Qui en douterait. Japonais? Ça mérite réflexion. Mais si on le regarde bien, on s'apercevra vite qu'il a réellement les yeux un peu bridés. Par l'ironie.

L'écrivain donne tous ses rendez-vous au café Les Gâteries, en face du carré Saint-Louis, rue Saint-Denis. Une sorte de «quartier général» où l'auteur de *Pays sans chapeau* et de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* a depuis longtemps ses habitudes.

Ce jour-là, on pouvait y croiser aussi bien Rodney Saint-Eloi, éditeur chez Mémoire d'encrier, que Françoise Careil, de la Librairie du Square, située juste à côté, qui en profite pour faire dédicacer son exemplaire encore tout chaud de *Je suis un écrivain japonais*. Fier de son coup, l'écrivain raconte que son nouveau roman, paru en France le mois dernier chez Grasset, figure là-bas parmi les meilleures ventes de la rubrique «Auteurs japonais de A à Z» du site de la librairie Amazon. Entre Tanizaki et Haruki Murakami.

Le sujet pourrait paraître simple: un écrivain noir vivant à Montréal, qui a un don certain pour trouver des titres accrocheurs à ses romans, en imagine un qui dépasse tous les autres (*Je suis un écrivain japonais*), le lance tout de suite à son éditeur parisien qui s'emballe et lui concède une petite avance. Le consulat du Japon a mystérieusement vent de l'affaire, on s'agit à Tokyo ou on s'indigne, on dépêche même une équipe de tournage pour le suivre à la trace. Mais l'écrivain, lui, reste immobile, le roman ne dépasse jamais l'étape cruciale du titre. Le roman ne s'écrit pas, mais il existe quand même, happé par les forces centripètes du grand cirque ordinaire.

«J'avais en tête de faire un livre où la littérature serait totalement mise en abyme, confie Dany Laferrière. Il y a bel et bien deux couvertures, mais il n'y a pas de livre.» Un roman complet sur un roman qui n'existe pas, qui n'existera jamais, même dans la fiction, puisque le protagoniste rêvé par Laferrière ne l'écrira jamais après avoir pondu ce titre formidable. Et peut-être même a-t-il rêvé toute cette histoire...

«C'est un peu mon Art poétique, poursuit l'écrivain. Voilà ce que j'entends par littérature, voilà ce que j'entends par écriture, comment je vois les choses. Et cela, c'est présent un peu partout dans mes livres, même si ça n'a jamais été dit aussi directement. Cette fois-ci je l'ai mis en fic-

tion.» Sa foi dans la littérature ne laisse aucun doute: «C'est le plus magnifique jouet du monde. Avec un nom de lieu, on peut créer un univers. Et on peut le déconstruire quand on veut, et le refaire.»

L'écrivain est souverain

Il affirme plus que jamais, avec *Je suis un écrivain japonais*, son horreur des étiquettes. «Être étiqueté sur quelque chose qui est le point focal de la liberté, être étiqueté à partir de la création est une chose absolument incroyable... Que je sois un écrivain migrant dans les anthologies me tue, tonne-t-il. C'est absurde! Parce que ça ne veut rien dire. C'est un espace de liberté, qu'on se le dise! Tout le reste, ce sont des choses qui se mettent dessus.» Il ajoute: «Un écrivain écrit, un lecteur lit, et les deux se rencontrent.» Point à la ligne.

Ça n'empêche pas tout le reste, ce n'est pas non plus vraiment grave, mais il faut prendre garde à ce que la «périphérie ne devienne pas le centre». Or il lui semble parfois que les comptables et les accessoiristes ont pris la place de l'acteur principal — comme c'est le cas dans un certain cinéma. Chercheurs, universitaires, agents d'immigration et autres réducteurs de têtes semblent s'être tous ligüés au nom de la raison. «Ils vous mettent des étiquettes et croient qu'ils ne sont pas du tout dans la censure. Il faut sans cesse rappeler aux gens que l'écrivain, tout comme le lecteur, est souverain quand il est dans l'espace imaginaire.

VOIR PAGE F 2: LAFERRIÈRE

au cœur de la fête du 400^e anniversaire de Québec
Le SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC présente
QUÉBEC La muse
SPECTACLES LITTÉRAIRES
Du 16 au 19 avril 2008

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Une enseignante dans le Grand Nord

Diplômée en littérature, Nadia Plourde témoigne de ses efforts pour franciser des enfants inuits

CAROLINE MONTPETIT

Elle est partie sans trop savoir où elle allait. A été impressionnée par le choc culturel qu'elle a vécu. Diplômée en littérature, Nadia Plourde a répondu un jour à l'appel du Nord et s'est envolée pour le petit village de Kangisjuaj, dans le Nunavik, où elle a enseigné en français à de jeunes Inuits durant deux périodes de six mois.

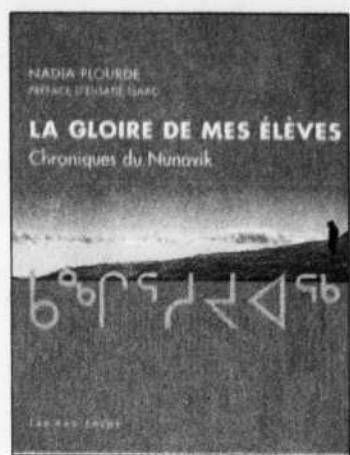
Les impressions, commentaires, chroniques qu'elle envoyait à ses amis sur cet exil au loin ont fait l'objet d'un livre, *La Gloire de mes élèves. Chroniques du Nunavik*, qui vient de paraître aux 400 Coups. On y découvre un univers nouveau, où les enfants inuits se dévoilent progressivement, deviennent attachants, vivants, et nous font réfléchir au-delà des clichés.

La Gloire de mes élèves est donc en quelque sorte le journal d'une enseignante qui travaille dans un milieu qu'elle ne connaît pas, et qui tente d'inculquer une troisième langue à des élèves qui parlent inuktitut à la maison, et qui comprennent et parlent l'anglais parce que c'est la langue qu'ils entendent à la télévision. Au cours de son premier séjour, qui forme l'essentiel des chroniques du livre, elle enseigne principalement à des enfants de douze ou treize ans.

Les élèves de Nadia Plourde étudient en français parce que leurs parents l'ont choisi. L'enseignante constate cependant que leur intérêt pour le français est vacillant.

En entrevue, elle trouve même paradoxal que des parents qui ne valorisent pas tant les résultats à l'école que la présence en classe tiennent tant à ce que leurs enfants maîtrisent une troisième langue.

Des quelque 600 personnes qui vivaient dans le village, environ 580 étaient inuites, une vingtaine étaient des Blancs. Il n'y avait que cinq ou six Blancs dont le français était la langue première. Les Inuits appellent les Blancs



les «OuiOuis» et la langue française, le «ouiouitit!».

«Mes élèves résistaient au français comme ils résistaient à l'école, dit Nadia Plourde en entrevue. C'est un des paradoxes avec lesquels je devais vivre. Je me disais: est-ce qu'ils savent que leurs enfants ne veulent rien savoir du français?»

A son arrivée dans le Grand Nord, l'enseignante a dû rajuster son tir et ses attentes. «Il fallait absolument que je réagisse», dit-elle. Plutôt que de viser la réussite scolaire, c'est la présence des élèves en classe et leur participation aux activités qui sont devenues son objectif premier.

Un phénomène récent

Il faut dire que l'école est encore un phénomène récent dans la vie de bien des Inuits. Les parents de plusieurs élèves de Nadia Plourde étaient nés dans des igloos. En même temps, ajoutait-elle, la scolarisation est un phénomène incontournable à une meilleure autonomie. Selon Nadia Plourde, ce principe est compris des autorités des villages, mais peut-être pas par la population en général.

«Ils sont encore en transition. Mais ils disent oui, il faut réussir à l'école si on veut avoir nos infirmières, nos professeurs», croit-elle.

Mais la route est longue de la coupe aux lèvres. Des 10 000 Inuits vivant au Québec, seule-

ment dix passent au niveau collégial en français chaque année. Lors de son deuxième séjour dans le Nord, Nadia Plourde a enseigné à des étudiants de niveau secondaire. Et des quatre filles qui sont restées en classe jusqu'à la fin de la sixième secondaire (on ajoute une année au primaire et une année au secondaire puisque les enfants n'apprennent pas dans leur langue maternelle), seulement une a passé ses examens et se qualifiait vraiment pour entrer au cégep. Les trois autres demeuraient cependant admissibles même si elles n'avaient pas obtenu les résultats adéquats.

«J'ai trouvé cette expérience difficile, admet-elle. On valorise [surtout] la présence, et ce n'est pas vraiment ce que j'avais compris de mon mandat. Selon moi, il y a une espèce de manque de communication entre le siège social de la Commission scolaire de Kativik et les enseignants sur le terrain.»

Elle ajoute par ailleurs que plusieurs Inuits à qui elle a enseigné montraient de grandes aptitudes intellectuelles mal exploitées. Au cours d'une conversation avec le père Dion, un religieux belge qui a passé de nombreuses années dans le Grand Nord, ils établissent d'ailleurs que les programmes d'enseignement devraient offrir des cheminements particuliers pour les élèves doués, comme ils le font déjà pour les élèves en difficulté. Le père Dion croit également que, pour faciliter l'apprentissage des élèves, il faudrait abandonner l'enseignement exclusif en inuktitut au cours des trois premières années de scolarité des enfants et oublier l'usage de l'alphabet syllabique.

Le Devoir

LA GLOIRE DE MES ÉLÈVES

CHRONIQUES DU NUNAVIK

Préface d'Elisapie Isaac
Les 400 Coups
Montréal, 2008, 288 pages

LAFERRIÈRE

SUITE DE LA PAGE F 1

Une chose aussi simple, il faudrait la rappeler sans cesse? C'est épuisant», laisse-t-il tomber.

Dans son nouveau roman, ce sont les éditeurs, les librairies et les publicitaires qui voudraient s'emparer de ce livre au titre presque trop beau pour être laissé entre les mains d'un écrivain. «Le système marchand a gagné, croit Laferrrière. Ils peuvent aujourd'hui se passer de l'essentiel, le livre, et c'est ce qui est effrayant.»

Le livre devient secondaire, l'écrivain, une quantité négligeable. Sous ces pirouettes narratives se cache, si on se donne la peine de gratter un peu, une critique virulente du système. Présent — omniprésent diraient certains — depuis déjà quelques décennies dans l'univers médiatique québécois, Dany Laferrrière connaît bien la chanson. «Dans ce livre, poursuit-il, je fais presque un hommage aux dictateurs, qui eux prennent l'écrivain au sérieux. Ils attendent que les livres s'écrivent, les lisent et puis ils interviennent.» Eclat de rire.

Voyageur immobile

Mais d'où vient Dany Laferrrière? Exactement? Il rit. «Au "d'où viens-tu?" qui pose la question de l'origine, je réponds plutôt par "où veux-tu aller?", je pose la question du destin. Mais je crois quand même que la réponse est quelque part entre les deux, dans ce que Montaigne appelle le passage. C'est le mouvement qui compte.

D'ailleurs, ce livre est un éloge du mouvement; le narrateur n'arrête pas. Il est à la fois immobile et n'arrête pas de suivre le trajet d'un poète japonais d'il y a deux siècles qui est lui-même en constant déplacement.»

Tous ses livres sont traversés de cette immobilité liée au mouvement — *L'Odeur du café* aussi bien que *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Je suis un écrivain japonais ne fait pas exception: «Il se déplace, ajoute l'écrivain à propos de son protagoniste, mais on ne sait même pas s'il a jamais quitté son lit.»

C'est une évidence, son œuvre occupe le champ de l'imaginaire et du désir. A force de les écrire, d'y croire, de les répéter cent fois, les mensonges peuvent-ils se transformer en réalité? Serait-ce l'un des pouvoirs secrets de la littérature? «C'est la démonstration du mentir vrai. C'est l'idée de l'écrivain lecteur, qui est une permanence dans mon travail d'écrivain, que j'ai poussée à bout cette fois-ci. Je pense que c'est la seule chose que j'ai entièrement en commun avec Borges. C'est-à-dire qu'il est écrivain parce qu'il lit.»

Une maison où vivre

Et le Japon, dans tout ça? «Le Japon, c'est l'altérité totale. L'autre le plus extrême. Mais en fait, ce n'est pas vrai, puisque je le lis pour sortir de chez moi et de moi-même, rien n'est vraiment loin. C'est ce qui est formidable dans la création.» Déjà, au moment de la publication d'E-

roshima en 1987, qu'il perçoit aujourd'hui comme un jumeau de Je suis un écrivain japonais, il le déclarait volontiers: «Je n'ai jamais rencontré de Japonais.»

Si on connaît le culte qu'il voue à l'auteur du *Journal d'un vieux fou* et d'*Eloge de l'ombre*, l'immense Jun'ichiro Tanizaki, ce roman est surtout un hommage au poète Bashō, l'auteur de *La Route étroite vers les districts du nord*, qui a célébré le voyage et le mouvement — l'un des cinq B de sa vie de lecteur, avec Bukowski, Borges, Boulgakov et Baldwin.

Vingt-trois ans après le premier livre, nombreux sont ceux qui soulignent aujourd'hui la cohérence de l'œuvre, forte à présent d'une quinzaine de livres. «Je n'ai jamais cherché à faire un livre plus grand que moi, reconnaît-il. J'ai cherché à faire une construction plus grande que moi, à créer un univers où je pourrais habiter. Une maison où vivre. Je pourrais presque définir mon travail d'écrivain comme ça.» La boucle est peut-être bouclée, croit-il. On peut mettre tous ses livres dans *Je suis un écrivain japonais*, puisqu'il n'y a pas de livre. «C'est un trou noir. C'est très japonais, ça, non?»

Collaborateur du Devoir

JE SUIS UN ÉCRIVAIN JAPONAIS

Dany Laferrrière
Boréal

Montréal, 2008, 272 pages

BOUQUIN

SUITE DE LA PAGE F 1

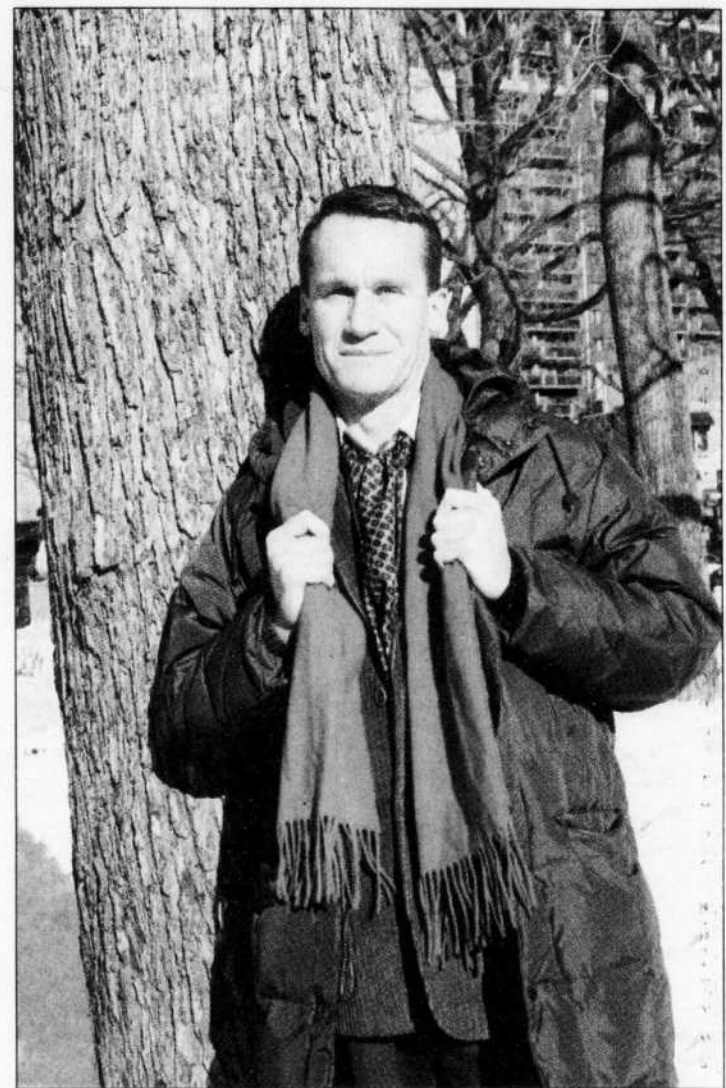
réjouir du caractère «distinct» de Québec en ce qui concerne le livre, la situation des librairies indépendantes n'en demeure pas moins fragile. «Le marché bouge beaucoup avec la concurrence des grandes surfaces. On a beau avoir beaucoup d'indépendants à Québec, si on ne civilise pas le marché par des règles, ces librairies vont finir par disparaître», alerte-t-il.

Jean-Marc Gagnon, des Éditions Multimondes, abonde dans ce sens. Si le milieu littéraire de Québec vit une période faste, il n'en subit pas moins les contre-coups de l'arrivée d'Internet et de l'engouement pour le tout multimédia. «Heureusement, nous avons à Québec un des plus beaux salons pour rencontrer notre public», croit-il.

Plus qu'une foire commerciale

Philippe Sauvageau, aux commandes du Salon international du livre de Québec (SILQ) depuis 10 ans, se targue d'ailleurs de faire de ce rendez-vous annuel un événement littéraire et culturel, plutôt qu'une simple foire commerciale.

Loin de se gargariser des seuls succès locaux, le Salon a choisi de s'ouvrir à l'international, en recevant l'an dernier toute une délégation d'auteurs et d'éditeurs serbes. 400^e oblige, le Salon du livre de Québec consacre cette année tout un espace à la francophonie, en recevant 27 écrivains d'Europe, d'Afrique, du Proche-Orient, des Antilles et d'Amérique du Nord. Le vendredi 18 avril, sur la scène des Rendez-vous littéraires, les amoureux de littérature pourront



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Andrei Makine sera aux Rendez-vous littéraires du Salon du livre de Québec le 18 avril.

notamment rencontrer Andrei Makine (*L'Amour humain*), Pa-

trick Chamoiseau (*Un dimanche au cachot*) et André Velter (*Midi à toutes les portes*).

Pour célébrer la Ville et son passé, une série de spectacles hors Salon, intitulée *Québec la muse*, célébrera la fusion de la littérature, de la poésie, de la musique et du théâtre, au Palais Montcalm, à la Chapelle historique du Musée de l'Amérique française et à l'Observatoire de la Capitale. «Moi, ma conception d'une bibliothèque ou d'un salon, c'est que ce doit être un lieu d'animation culturelle. Je ne devrais pas dire cela, mais notre principal souci est de répondre aux attentes des visiteurs, pas seulement de plaire aux éditeurs. On met d'ailleurs un accent important sur les jeunes, même si ça fait du bruit et que ça dérange certaines personnes», note l'ex-directeur de la bibliothèque Gabrielle-Roy (une autre institution phare de la ville).

Au Salon même, des événements clés viendront ponctuer les dix jours de l'événement. A retenir: une défilante d'activités pour le public jeunesse, un café-rencontre BD et de la bande dessinée en direct, l'événement *Les Auteurs et la Ville* (19 avril), la rencontre *Femmes de tête*, entre Marie Laberge et Pauline Marois, des tables rondes sur la littérature coup-de-poing, les librairies indépendantes, et bien d'autres choses encore. Et quand le rideau tombera sur le SILQ, les amoureux du livre pourront continuer à bouquiner dans les 50 librairies de la ville bibliomane.

Le Devoir

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

Du 16 au 20 avril
Palais des Congrès
silq.org

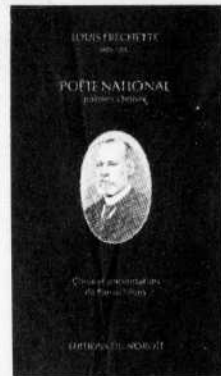
Les Éditions du Noroît

Nouveautés 2007



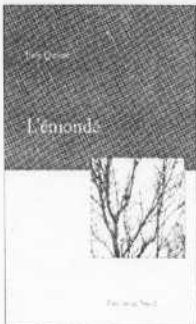
www.lenoroit.com

collection Initiale



Louis Fréchette, Poète national, coll. Ovale

Choix et présentation de Pierre Filion



Judy Quinn

L'émondé



Jolie vente de débarras

France Cayouette

Jolie vente de débarras

Venez nous visiter au
Salon du livre de Montréal
stand 297

QUEBECOR

Un pôle de développement solide pour l'industrie du livre au Québec

DES MAISONS D'ÉDITION AUX CRÉNEAUX DISTINCTIFS QUI FONT LEUR SUCCÈS...

La variété des maisons d'édition de Quebecor permet d'offrir un éventail complet de livres québécois ou tous les genres sont à l'honneur : poésie, essais, biographies, livres pratiques et beaux livres. Les Messageries ADP, qui font partie du groupe, distribuent en exclusivité plus de 170 éditeurs québécois et européens francophones.



le plus important groupe d'édition, de diffusion et de distribution de langue française au Canada

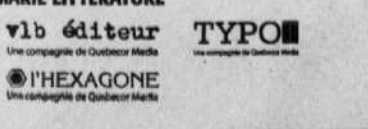
LE GROUPE LIBREX



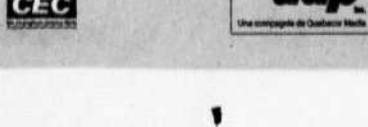
LE GROUPE HOMME



LE GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRAIRE



LE GROUPE CEC



L'UN DES PLUS IMPORTANTS RÉSEAUX DE LIBRAIRIES AU QUÉBEC...

Au service des Québécois depuis 111 ans et libraire depuis 1989, Archambault est aujourd'hui le plus important discaire au Québec et l'un des plus grands réseaux de librairies au Québec avec ses 15 magasins. Archambault est aussi l'un des principaux acteurs dans la vente de DVD, de journaux, de magazines, d'instruments de musique, de partitions et d'idées-cadeaux et le site transactionnel www.archambault.ca constitue le magasin virtuel francophone le plus important en Amérique du Nord pour l'achat de produits culturels.

DES RECONNAISSANCES POUR SOULIGNER LE TALENT DE NOS AUTEURS...

Archambault se renouvelle sans cesse pour soutenir, encourager et promouvoir la lecture au Québec, tout en appuyant les auteurs francophones d'ici : le Grand Prix de la relève littéraire Archambault et le Grand Prix littéraire Archambault en témoignent. Pour en savoir plus sur ces prix, consultez le www.archambault.ca.

UN ENGAGEMENT À SOUTENIR LA PROMOTION DE LA LECTURE...

À titre d'éditeur, de distributeur et d'imprimeur de livres, Quebecor est heureuse d'appuyer deux événements destinés à promouvoir la lecture :

- Présentateur officiel, Festival International de la Poésie de Trois-Rivières
- Commanditaire principal, Les Correspondances d'Eastman.

DES INITIATIVES CONCRÈTES POUR L'ENVIRONNEMENT

Tous les livres en noir et blanc publiés par Groupe Livre Quebecor Media sont à présent imprimés sur du papier recyclé contenant 100 % de fibres postconsommation. Ce papier, fabriqué spécialement à la demande de Quebecor par Cascades, porte le nom de « Quebecor Enviro Book 100 », et permet d'épargner 34 000 arbres par année.

...ET SURTOUT, UN AMOUR INCONDITIONNEL DU LIVRE !

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Dany en série



Danielle Laurin

Il ne devait plus écrire de roman. C'est ce qu'il avait dit, une fois terminés les dix volumes qui composent son *Autobiographie américaine*. Mais Dany Laferrière n'a pas tenu sa promesse.

Tant mieux. *Je suis un écrivain japonais* arrive comme un cadeau. Un vrai cadeau. Tout enrubanné de rire et de légèreté. Extrêmement coloré. Impossible de résister.

Imaginez une boîte à surprises. Vous l'ouvrez, et hop, un petit bonhomme hirsute sort la tête. Puis un autre, puis encore un autre... Ça ne finit plus.

Combien y en a-t-il au juste? Impossible de faire le compte. Mais ce qui est frappant, c'est qu'ils ont tous la même tête. Celle de qui, vous pensez? Celle de l'auteur, oui. Mais est-ce vraiment lui?

Qui est Dany Laferrière au juste? Un Haïtien? Un Caribéen? Un francophone? Un Montréalais? Un Américain? Pourquoi pas un Japonais?

Bon, il est écrivain. Mais un écrivain qui n'écrit plus est-il encore un écrivain? Et qu'est-ce qu'un écrivain au juste? Quel est son rôle, sa fonction? Au fait, qui décide qu'on est vraiment écrivain? L'éditeur? Les médias?

Ce n'est pas moi qui pose toutes ces questions. C'est lui, Dany Laferrière, dans *Je suis un écrivain japonais*. Mais sans en avoir l'air, bien sûr. Futé, le gars.

Il nous amuse, nous éblouit, multiplie les tours de magie. Il dérape, il divague, il délire complètement. Il nous égare, quoi. Il brouille les pistes entre rêve et réalité. Tout ça avec une désarmante simplicité.

Mais attention. Derrière, ou en coulisses, disons, quelque chose d'autre se joue. Quelque chose de secret. A quoi nous avons accès par moments, comme si quelqu'un soulevait le rideau pour nous, le temps de crier ciseau.

Comment dire? Il y a des perles dans ce livre. Des perles littéraires. Et des perles philosophiques. Des perles sociologiques, politiques, aussi. Des perles humaines, est-ce que ça se dit?

A quoi bon tout cataloguer? Il y a des perles rares, voilà tout. Mais disséminées ici et là. Il suffit d'ouvrir l'œil. En voici une, tiens. Au tout début, à la page 16, précisément. Ça parle d'écriture, du livre à venir.

Mais ça parle de la vie, tout aussi bien. Vous n'avez qu'à remplacer le mot «livre» par le mot «vie». Et le mot «écrire» par «vivre». Vous verrez bien...

«On retourne dans sa tête les images qu'on voudrait voir dans le livre. On aimerait surtout qu'elles s'infiltrent dans notre chair, se mélangent à notre sang, pour qu'on puisse écrire avec notre pied, c'est-à-dire sans y penser. C'est pas facile de changer une idée en émotion.»



Richard Fournier

UNE ATMOSPHÈRE AMÉRICAINE

Un chat de race qui cause en japonais, un ascenseur dessiné par un ancien officier parachutiste, un statisticien ivre mort entreposé sous un bureau...

Dans cet univers apparemment tordu, tout s'explique en 15 nouvelles.

Signature: samedi 19 avril de 17 h à 19 h
Stand Fides 143

CARTE BLANCHE

Il y a, au passage, cette phrase, qu'on voudrait avoir soi-même écrite: «Le désir c'est la distance à parcourir entre la soif et la fontaine qui recule au fur et à mesure qu'on avance vers elle.»

Il y a des pièces d'anthologie. Le chapitre sur le secret, vers la fin, en est une. Tout le chapitre au complet. Pages 249 à 251, en fait. Si vous ne deviez lire que deux pages, à mon avis, ce seraient celles-là.

Un avant-goût? Allez... «Un secret en cache toujours un autre qu'on veut vraiment cacher. Il y a des couches de secrets. Quand tout est secret, on se demande bien ce qui reste de vraiment secret. Un geste spontané, peut-être.»

Non, je ne vous raconterai pas l'histoire de *Je suis un écrivain japonais*. Si vous avez ouvert le journal, écouté la radio, regardé la télé ou navigué sur Internet récemment, vous savez déjà de quoi il s'agit... ou à peu près.

Bon, au cas où, je précise quand même que l'auteur se met lui-même en scène (mais est-ce vraiment lui? Qui est Dany Laferrière? Etc.). Et qu'on le voit en train de ne pas écrire le roman qu'il a promis à son éditeur.

Mais ce roman, pourquoi l'écrirait-il? Tout le monde en parle, tout le monde l'acclame déjà. Même au Japon. Surtout là-bas. *Je suis un écrivain japonais*: le titre à lui seul se suffit, non?

Fascinante mise en abyme. Nous voici à l'autre bout en train de lire un livre, dédié «à tous ceux qui voudraient être quelqu'un d'autre», un roman que Dany Laferrière (mais est-ce vraiment lui, etc.) n'écrira pas. Bref, il a tenu sa promesse.

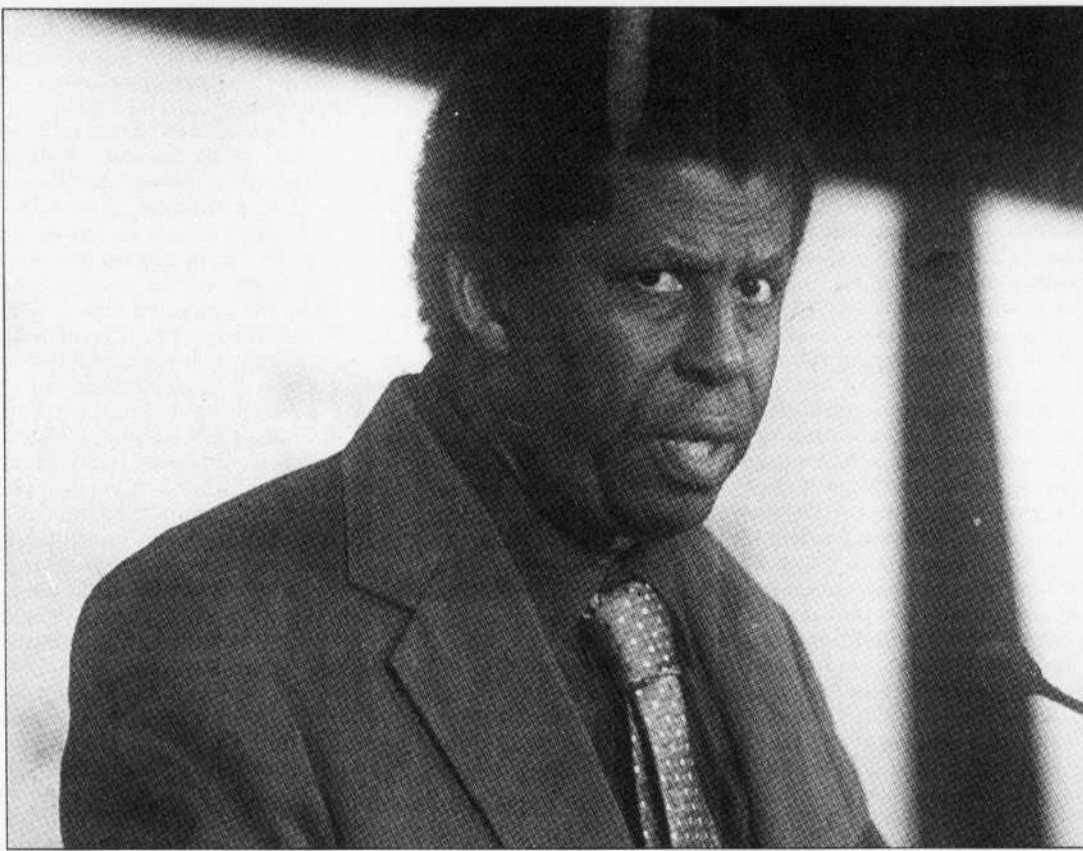
Et vous savez quoi? Jamais l'écrivain de 55 ans ne m'a semblé aussi libre. Dans le style, le propos. Libre, donc lui-même. Paradoxal, énigma-

tique, multiple, Dany Laferrière. Certes. Qui ne l'est pas? Lui, en tout cas, il n'en démord pas. «Pour moi, c'est simple: tout est sérieux, et rien de l'est vraiment. C'est ainsi que j'avance dans la vie.» Je, c'est-à-dire qui? Est-ce vraiment Dany Laferrière qui parle dans son roman? Qui est-il vraiment? Etc.

Pour le reste: «On doit tenir le lecteur en alerte. Je ne sais pas pourquoi. C'est une insulte à l'art d'écrire. Si le lecteur se révèle incapable de rester éveillé pour lire un livre qu'il aurait lui-même décidé de lire, alors qu'il s'endorme.»

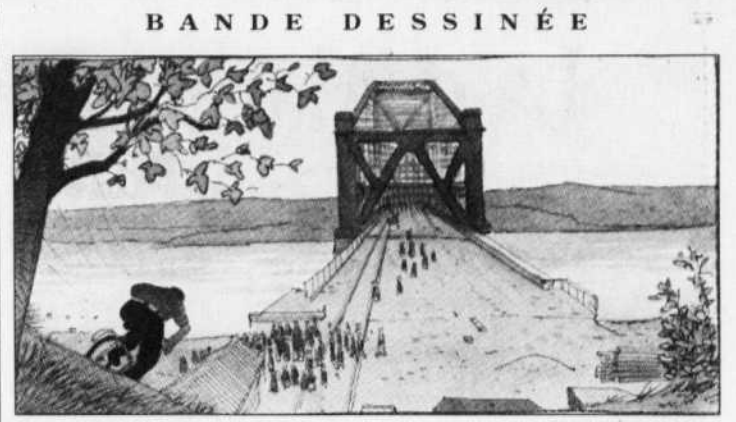
Collaboratrice du Devoir

JE SUIS UN ÉCRIVAIN JAPONAIS
Dany Laferrière
Boréal
Montréal, 2008, 264 pages



Dany Laferrière... sans son kimono

PEDRO RUIZ LE DEVOIR



SOURCE CASTERMAN

Dessin d'Étienne Davodeau pour *Le Boulon d'or*

400^e de Québec: un hommage à seize mains

FABIEN DEGLISE

C'était une évidence: le vent de célébration qui souffle actuellement sur Québec ne pouvait certainement pas épargner l'univers du 9^e art. Et la ville, qui célèbre cette année le 400^e anniversaire de sa fondation, peut depuis cette semaine compter sur des bulles de circonstance. Des bulles qui éclatent dans un recueil de quatre histoires mis en case par des bédésistes d'ici et de France sur un seul thème: «Québec, un détroit dans le fleuve» (Casterman).

Sous une couverture cartonnée portant le sceau du célèbre éditeur belge, la fondation de la ville — c'était le 3 juillet 1608 et Samuel de Champlain était présent — se fait donc lustrer par plusieurs duo d'artistes composés spécialement pour la création de cet album-événement. L'aventure a été orchestrée par Thomas-Louis Côté, directeur du Festival de la bande dessinée francophone de Québec.

Résultat, les quatre siècles d'existence de ce coin du Québec où le fleuve se rétrécit sont ici résumés en quatre anecdotes à la trame de fond commune, malgré des époques changeantes, et à la qualité chancelante, comme c'est souvent le cas dans ce type de compilation de planches.

Des faits? Sous la plume de Pascal Girard, un p'tit gars de Jonquières, au scénario et d'Étienne Davodeau, un gars de «l'ouest de la Fran-

ce», à l'encre de Chine, la ville de Québec se révèle touchante avec cette histoire de «Boulon d'or» qui prend place au début du siècle dernier. Avec des idées de grandeur, la ville vit alors au temps d'une construction titanessque: celle d'un pont, à l'été 2007, qui, pour une vulgaire erreur de calcul, va laisser des familles dans le deuil et des traces indélébiles dans les livres d'histoire.

Autre lieu, autre facette: avec *La porte Saint-Jean*, Emmanuel Moynot et Philippe Girard explorent plutôt la voie de la liberté, dans un Québec des années 50, en mettant dans une même casserole des concerts jazz nocturnes et... les pers du Séminaire de Québec. Le tout pour une finale bouillonnante et délicieusement subversive, on s'en doute.

Ailleurs, Jimmy Beaulieu au dessin et Emile Bravo au texte tentent une comédie, plus ou moins réussie, sur fond de colonisation, alors que Jean-Louis Tripp et Jean-Sébastien Duberger plongent la tête la première dans le temps des Fêtes pour surligner, avec un trait fin mais répétitif, la légendaire convivialité des Québécois. Une convivialité qui, selon eux, persiste depuis 400 ans et qui justifie du même coup cette déferlante de bulles financées par le gouvernement du Québec, le consulat général de France et la Ville de Québec, peut-on lire en introduction de cette aventure en quatre temps.

Le Devoir

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 1^{er} au 7 avril 2008

ROMAN

- GIN TONIC ET CONCOMBRE**
Rafale Germain (Libre Expression)
- À L'OMBRE DU CLOCHER T. 4 : AU...**
Michel David (Hurtubise HMH)
- MILLENIUM T. 1, T. 2 ET T. 3**
Stieg Larsson (Actes Sud)
- LA WALSE LENTE DES TORTUES**
Katherine Pancol (Albin Michel)
- DANS LES BOIS**
Harlan Coben (Belfond)
- LES YEUX JAUNES DES CROCODILES**
Katherine Pancol (Libre de Poche)
- L'ENFANT DE NOË**
Eric-Emmanuel Schmitt (Libre de Poche)
- BORDERLINE**
Marie-Sissi Labrèche (Boréal)
- SOUTIEN-GORGE ROSE ET VESTON NOIR**
Rafale Germain (Libre Expression)
- LE VIDE T. 1**
Patrick Senécal (Aïre)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- NOUVELLE TERRE**
Eckhart Tolle (Ariane)
- LE SECRET**
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- LA COMMISSION BOUCAR POUR UN...**
Boucar Diouf (Intouchables)
- JE SUIS COMME JE SUIS...**
Isabelle Nazare-Aga (De l'Homme)
- AVARD CHRONIQUE**
François Avard (Intouchables)
- L'INDÉPENDANCE FINANCIÈRE GRÂCE...**
Jacques Lépine (Un Monde Différent)
- MARILYN MONROE : LE DERNIER...**
William Raymond (Flammarion)
- HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC T. 5**
Jacques Lacoursière (Septentrion)
- PSY-TRUCS POUR LES ENFANTS 0-3...**
Suzanne Vallières (De l'Homme)
- 400 ANS DE GASTRONOMIE À QUÉBEC**
Jean Souldard (Communiplex)

JEUNESSE

- LE TALISMAN DE MORGAN T. 1**
Hervé Gagnon (Hurtubise HMH)
- LES NOMBRILS T. 3 : LES LIENS DE...**
Maryse Dubuc/ Delaf (Dupuis)
- LA FILLETTE DISPARUE**
Dotti Enderle (ADA)
- NE MEURS PAS LIBELLULE**
Linda Joy Singleton (ADA)
- LES MONDES DE MAGIE DU... T. 1**
John Peel (ADA)
- LES CHRONIQUES DE SPIDERWICK T. 1**
Tony Di Terlizzi (Héritage)
- ARIELLE QUEEN T. 5 : BUNKER 55**
Michel J. Lévesque (Intouchables)
- LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 4**
India Desjardins (Intouchables)
- LES SCHTROUMPFS T. 26 : LIVRE QU...**
Collectif (Lombard)
- HARRY POTTER ET LES RELIQUES...**
J.K. Rowling (Gallimard)

ANGLOPHONE

- A NEW EARTH**
Eckhart Tolle (New American Library)
- EAT, PRAY, LOVE**
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- REMEMBER ME?**
Sophie Kinsella (Bantam Dell)
- ATONEMENT**
Ian McEwan (Seal)
- THE OVERLOOK**
Michael Connelly (Vision)
- SIMPLE GENIUS**
David Baldacci (Vision)
- THE 5TH HORSEMAN**
James Patterson (Warner Books)
- THE SECRET**
Rhonda Byrne (Beyond Words)
- THE CHILDREN OF NÓRIN**
J.R.R. Tolkien (Harper Collins)
- THE WOODS**
Harlan Coben (Signet Book)

carte-cadeau



Du plaisir à la carte

Prix littéraire des collégiens

Gagne un séjour original en France

La remise du Prix aura lieu à Québec au Salon du livre le 18 avril à 13 heures sur la scène des Rendez-vous littéraires

Titres des œuvres en lice pour le PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS 2008 :

Catastrophes
Pierre Samson - Les Herbes rouges

Ce n'est pas une façon de dire adieu
Stéfani Meunier - Boréal

Espèces en voie de disparition
Robert Lalonde - Boréal

Pourquoi faire une maison avec ses morts
Élise Turcotte - Leméac

La sœur de Judith
Lise Tremblay - Boréal

www.prixlitterairedescollégiens.ca

LE DEVOIR



FONDATION Marc Bourgie



BANQUE NATIONALE



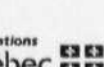
CRILCO



RADIO-Québec



Culture et Communications Québec



Éducation, Loisir et Sport Québec



UNEQ



QUEBECOR

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

La déclaration de Pointe-Bleue



Louis Hamelin

Le printemps a beau être le printemps, il ne m'est pas arrivé souvent de tomber amoureux de trente personnes en même temps. Ça doit être un record. Oui, trente personnes, des deux sexes. De tous les âges de la vie. Et dont les occupations normales et paranormales vont de sculpteur forestier à professeure d'université, de philosophe-poète à pharmacienne, de baroudeur du Nord à chef de bande. C'était le rêve de Laure Morali, une femme de mer bretonne qui est allée à la rencontre des Innus, sans forfait d'une semaine tout compris, sans dépeçage de castor précongelé par un chasseur traditionnel recyclé en guide touristique, Laure, qui est tout simplement montée dans un autobus et s'est retrouvée un jour en train de poser des pièges à martres et de culbuter des porcs-épics à la 22, au cœur du pays de l'hiver, au nord de la terre de Caïn, dans les territoires ancestraux.

Et c'était en train d'arriver, ce rêve: une vaste table circulaire que n'auraient pas déparée quelques représentants du G8 accompagnés de leurs vizirs, mais nous n'étions que des citoyens de ce pays, appartenant à une nation ayant pignon sur rue à Ottawa et à d'autres nations dites Premières et n'ayant en commun que le fait d'avoir écrit, de nous être écrits, et maintenant il allait falloir passer de la parole à la parole. Quand je me remémore cette scène, c'est le mot «palabre», de l'espagnol *palabra*, qui me vient à la plume (métaphore archi-usée, j'en conviens, à l'heure où les gamins de Kangisualujuaq peuvent suivre les séances de magasinage de Paris Hilton en temps réel sur leur PC). Ce mot, nous l'avons confiné au pluriel et l'avons investi d'une connotation péjorative, peut-être pour mieux consacrer le fait que le temps de se parler, c'est du passé. Que le «On est

six millions, faut se parler» des années 70 a désormais fait place à la course chronométrée du hamster dans sa roulette, le portable dans une main, le iPod dans l'autre.

400 ans d'histoire commune et séparée

Palabre. Le sens du mot est riche, son évolution pleine d'enseignements. À l'origine, il désigne un cadeau offert à un roi-nègre pour se concilier ses bonnes grâces, en attendant de le déposséder. Verroterie, tessons de miroir, alouette! Le sens du terme se transmet ensuite aux échanges verbaux, le plus souvent animés, entre conquérants en douce et future chair à colons, et il sert encore aujourd'hui à désigner, en Afrique, des échanges de propos. Mais aussi, d'après le Robert, une «assemblée coutumière où se discutent des sujets concernant la communauté». Quant au mot «parole», sa lointaine filiation gréco-latine le relie à la parabole, cette figure géométrique constituée d'une ligne courbe dont chacun des points est situé à égale distance d'un point fixe et d'une droite, elle aussi fixe, appelée directrice. Notre point fixe, nous l'avions déjà: la Rencontre, et en particulier celle, en face de Tadoussac, du sieur Samuel de Champlain et du grand-chef innu Anadabijou, malin comme tout, car détournant Champlain du Saguenay pour l'envoyer s'établir dans le passage étroit de Stadaconé (Kebec). En échange de certaines facilités commerciales, c'est ainsi que nous avons d'abord servi aux Innus de verrou fluvial contre les Iroquois.

Quant à notre ligne directrice, nous ne la perdions pas non plus de vue. Elle était là, courant jusqu'à nous, à travers 400 ans d'histoire commune et séparée, d'histoire de traités, d'amitiés, de trahisons, de traditions et de mépris des traités et des traditions, d'histoire d'histoires, de lois et de développement parallèle, et c'est à cette intersection-là que nous nous trouvions, à essayer d'inventer une courbe qui passerait quelque part entre cette Rencontre et cette Histoire et qui infléchirait nos trajectoires. Nous formions plus qu'une table ronde: une parabole.

C'est un livre qui, d'abord, nous avait réunis. *Aimititau! Parlons-nous!*, dont, participant à cet ouvrage,



je n'ai pas l'intention de parler ici, car si je possédais la moindre propension au tripotage d'encensoir et au copinage critique à tour de table, je serais chroniqueur à *Je l'ai vu à la radio* et non soumis aux austères et exigeantes conceptions éthiques du *Devoir*. Un livre, donc, nous avait réunis. À Mashteuiatsh, autrefois Pointe-Bleue, cet endroit, bref, qu'une chroniqueuse radio-canadienne au demeurant débordante de bonne volonté, lundi à *Desautels*, a rebaptisé «réservoir de Pointe-au-Loup-Bleu à Chicoutimi». La méconnaissance produit parfois de la bonne poésie.

Entendre un petit bout de femme comme Anne-Marie Saint Onge André, de Uashat, inaugurer son allocution par ces mots tout naturels: «Je viens d'un temps où la terre était couverte de glace, où les hommes parlaient aux animaux...», voilà qui repose, je trouve, de n'importe quel discours rédigé par les publicistes, gages des politiciens. D'ailleurs, nous n'étions pas là pour faire de la politique. Pendant trois jours, pourtant, nous n'avons pas posé un seul geste qui ne fût pas politique, et j'inclus là-dedans manger de l'oie sauvage et refaire le monde jusqu'à quatre heures du matin. Parce que c'est notre présence qui l'était.

Ne parlons pas ici de la Crise d'Okta, qui fut une sorte de miracle fédéraliste doublé d'une entreprise de relations publiques de l'armée canadienne. Une génération plus tard, il est temps de commencer à rebâtir les ponts qui se sont écroulés pen-

dant l'été où le caporal Lemay est tombé dans la pinède. Je crois même que cette idée, elle flotte dans l'air en ce moment, mêlée au baume printanier et au chant des bruants, à cette lumière neuve capable de faire fondre la banquette de préjugés qui nous divise, de la liquéfier en trois secondes, pareille au feu qu'il y a dans les yeux de Rita Mestokosho. À preuve, aux Intouchables vient de paraître *De Kebec à Québec, cinq siècles d'échanges...*, cosigné par Denis Bouchard, Éric Cardinal et le chef Ghislain Picard. Une autre rencontre. C'est de là que j'ai tiré l'anecdote sur le grand-chef Anadabijou.

En français comme en espagnol, le mot «parole», *palabra*, veut aussi dire promesse. Samedi, en fin de journée, je me suis retrouvé avec tous les autres sous le *shaputuan*, ce lieu de réunion tissé de branches souples. La douce chaleur d'un bon feu irradiait des poêles installés à chaque extrémité. Petit verre de vin, tourtière du Lac, et plus tellement envie de parler, en ce qui me concerne. Juste d'observer les échanges autour de moi. Je ne me souviens pas de m'être senti aussi heureux depuis longtemps. Un peu plus tôt, nous étions convenus de nous constituer en groupe de réflexion et de nous revoir tous les ans, à commencer avec ce cri de ralliement: à Mingan l'année prochaine... Anne-Marie est venue m'expliquer comment le cochon, en des temps reculés, s'est retrouvé avec le nez aplati. Elle me traduisait le texte de l'Innu au français. Tout le monde devrait connaître cette femme. Elle peut vous sortir l'été comme un chat du sac, et l'esprit de Pointe-Bleue, c'est elle, l'amour déclaré.

Collaborateur du Devoir

AIMITITAU!
PARLONS-NOUS!

Textes rassemblés et présentés par Laure Morali
Mémoire d'ancier
Montréal, 2008, 324 pages

DE KEBEC À QUÉBEC

Denis Bouchard, Éric Cardinal
et Ghislain Picard
Les Intouchables
Montréal, 2008, 206 pages

LA PETITE CHRONIQUE

La mort avec
ou sans rimesGilles
Archambault

La mort, il en est question dans les deux romans dont je rends compte cette semaine. De façon complètement différente. Alors qu'Amos Oz, dans *Vie et mort en quatre rimes*, ne traite ce thème qu'à la façon experte d'un romancier aguerrri, Henry Bauchau nous offre un livre complètement habité par l'irréductible.

Le Boulevard périphérique est avant tout une lente méditation sur la mémoire et sur les derniers jours d'une femme. Paule est atteinte d'un cancer. Tous les jours, son beau-père, le narrateur, lui rend visite à l'hôpital. S'il y a un espoir de rémission, il est mince. Henry Bauchau a 95 ans, le regard qu'il porte sur la vie est forcément teinté d'un certain détachement, que n'atténue certes pas la fascination qu'a sur lui le taoïsme et sa formation de psychanalyste.

«Je suis dans un bureau où je reçois mes patients... J'écoute le mieux que je peux et comme il y a en moi une forte présence de la mort j'entends leur parole de mort, de condamnation d'eux-mêmes qui s'élève en majeur sur un fond d'amour et d'espoir en mineur. C'est bien d'être heureux, c'est bien de mourir. Mais il n'y a pas de devoir de mourir, pas de devoir d'être heureux.»

Le vieil homme, qui ne peut manquer d'être l'auteur, assiste à la patiente descendre vers la mort de sa belle-fille à la façon d'un observateur, sans doute ému mais plutôt stoïque. Lao-Tseu a inscrit en lui les traces d'une sagesse profonde. On retrouve la même attitude chez l'agonisant, qui a décidé «de ne plus vouloir». Elle se laisse glisser dans la mort.

En même temps que se déroulent les jours d'une agonie, le narrateur revivait la mort d'un ami de jeunesse. Cet ami, Stéphane, l'a initié jadis à ne pas craindre la peur. Impossible pour le narrateur de se débarrasser des images du meurtre de Stéphane aux mains d'un officier nazi.

Cette partie du roman, l'obsession

du passé, semble moins réussie. Beaucoup plus convaincant est le récit d'une agonie. Sans quelque recours que ce soit à une recherche d'effets, au contraire toute en retenue, la manière de Bauchau est efficace au plus haut point. L'angoisse de la mort est rendue avec une pudeur exemplaire.

Il s'agit à n'en pas douter d'un roman d'une façon très haute densité. L'amour de la vie, l'acceptation de la mort y sont évoqués dans des pages d'une étonnante lucidité.

Vie et mort en quatre rimes dérange mais d'une façon fort différente. Un écrivain israélien a accepté de participer à une soirée au sujet de son œuvre organisée par un club littéraire. Il ne s'y rend qu'à contrecœur. Rien que de très normal. Les écrivains acceptent rarement d'avouer qu'ils aiment les marques d'adulation. Le romancier dont il est ici question n'est d'ailleurs pas plus fat qu'un autre. L'originalité est ailleurs.

Amos Oz, dans ce court roman, s'amuse surtout à créer des pistes, qu'il abandonne, mêlant relation purement réaliste et imagination débridée. Le lecteur saura-t-il si Rochale Reznik, qui a lu en public des extraits du dernier roman de l'auteur, a vraiment cédé à ses avances? Et le petit étudiant si timide au fond de la salle, est-il dangereux? Et la serveuse si sensuelle au slip si visible, l'a-t-il vraiment abordée?

En somme, un roman habile, finement ciselé, qui dans l'œuvre de l'auteur apparaît comme un amusement intelligent, amusant, une sorte de halte, une oasis. Sans plus.

Collaborateur du Devoir

LE BOULEVARD
PÉRIPHÉRIQUE

Henry Bauchau
Actes Sud
Paris, 2007, 255 pages

VIE ET MORT
EN QUATRE RIMES

Amos Oz
Gallimard, «Du monde entier»
Paris, 2007, 132 pages

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • LES ÉDITIONS DE LIQRC

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

Stands 264 • 295

MICHEL CABANAC
MARIE-CLAUDE BONNIOT*Le bonheur et les morales
dans les grandes religions*

Jeudi le 17 avril à 13 h 00

Samedi le 19 avril à 11 h 00

SYLVIE TÉTREAULT
JOHANNE MONTMINY*Prêt! Pas prêt! Je cuisine*

Jeudi le 17 avril à 18 h 30

Samedi le 19 avril à 15 h 00

ALINE CHARLES

*Quand devient-on vieille?**Femmes, âge et travail au Québec,
1940-1980*

Vendredi le 18 avril à 17 h 00

JEAN-DENIS GENDRON

*D'où vient l'accent des Québécois?**Et celui des Parisiens?*

Samedi le 19 avril à 14 h 00

MICHEL DE WAELE

MARTIN PÂQUET

Québec, Champlain, le monde

MATHIEU D'AVIGNON

*Champlain et les fondateurs oubliés.**Les figures du père et le mythe de la fondation*

Samedi le 19 avril à 16 h 00

SUZANNE CLAVETTE

*Gérard Dion.**Artisan de la Révolution tranquille*

Samedi le 19 avril à 13 h 00

MICKAËL AUGERON
DOMINIQUE GUILLEMET
ALAIN ROY
MARC ST-HILAIRE*Les traces de la Nouvelle-France
au Québec et en Poitou-Charentes*KHADIYATOU LAH FALL
GEORGES VIGNAUX*Images de l'autre et de soi. Les accommodements
raisonnables entre préjugés et réalité*

FRÉDÉRIC BOILY

*Mario Dumont et l'Action démocratique
du Québec: entre populisme et démocratie*

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

PATRIMOINE

Les 400 ans d'un Québec national

MICHEL LAPIERRE

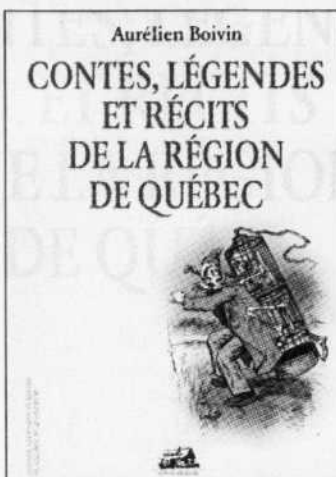
Les organisateurs des fêtes du 400^e anniversaire de Québec auraient pu ajouter les simples mots «et DU Québec». Ils ont préféré l'esprit municipal à l'esprit national. Pourtant, 1608 marque non seulement la naissance d'une ville mais aussi l'origine d'un peuple. La lutte entre l'esprit de chapelle et la conscience historique reste passionnante...

En 1912, le Français Louis Hémond constatait le ton «un peu apitoyé» que prennent les Montréalais pour parler des habitants de Québec, ces «grands-parents restés au village». Aveuglé par son orgueil, Montréal oublie, même aujourd'hui, que c'est le Québec entier qui garde, hélas, des allures villageoises!

Malgré les apparences, la Vieille Capitale et les alentours ont, sur nos rêves les plus actuels et les plus fous, beaucoup à nous apprendre, arrières que nous sommes tous. Le recueil *Contes, légendes et récits de la région de Québec*, fruit du labeur et de l'érudition d'Aurélien Boivin, historien de la littérature, en est la preuve convaincante.

C'est dans cet ouvrage massif que nous retrouvons le texte d'Hémond sur les paradoxes d'une ville à la fois jeune et surannée. Selon l'écrivain, la Vieille Capitale représente, dans une touchante caricature, autant la vive opposition entre l'Europe et le Nouveau Monde que la fusion de leurs «deux arômes».

Dans le village huron, situé près de Québec, le charme du premier matin de l'Amérique apparaît encore vers 1816. Philippe Aubert de Gaspé père l'associe à la légende du Grand Serpent qu'un



membre de la tribu lui raconte en échange de gorgées d'eau-de-vie. Gaspé le rapporte sous la forme d'un récit évocateur, publié cinquante ans plus tard dans la revue *Le Foyer canadien*.

Selon la légende, le serpent géant de la rivière Saint-Charles, en réalité le petit manitou, a demandé à un Huron nuisible, le Carcajou, d'abjurer le christianisme pour qu'il le prie, comme le faisaient les anciens. «Si tu retournes à la religion chrétienne, je me vengerai sur toi et sur toute ta race», a prophétisé le Grand Serpent. Il a laissé planer sur la nation huronne la menace d'une agonie culturelle sans fin, pire que la mort.

Le Carcajou a-t-il définitivement apostasié? Le Grand Serpent a-t-il châtié les Hurons? Même s'il boit de l'eau-de-vie, le conteur reste vague. La légende du Grand Serpent est la fable de l'incertitude, conte que les Amérindiens nous ont légué pour nourrir une angoisse collective, terrible mais féconde.

À sa manière, Louis Fréchette, l'écrivain qui, dans *Originaux et détraqués* (1892), a le mieux dépeint, au XIX^e siècle, l'âme populaire de la région de Québec, exprime avec humour et acuité cette inquiétude inéluctable. Il met en scène le célèbre Drapeau, vieillard farouche, connu de tous les enfants de la Basse-Ville et même de la Haute-Ville.

Vers 1854, debout sur une falaise, brandissant «un gourdin énorme», les yeux tournés vers la citadelle, le campagnard hurle: «Damnés Anglais!... Tirez, tirez vos canons!... Si le bon Dieu est juste, il finira bien par vous chasser d'ici...»

Dans l'église de Saint-Michel-de-Bellechasse, en 1763, son grand-père, en écoutant le curé prêcher la soumission aux vainqueurs britanniques, s'était écrié: «Voilà assez longtemps que vous prêchez pour les Anglais, prêchez donc un peu pour le bon Dieu maintenant!» Il était devenu fou.

Quant au père de Drapeau, dès qu'il franchissait les remparts de Québec vers 1805, il explosait de colère: «Maudits Anglais!... Il y en a plein les rues. Des guérites à toutes les portes!... Ah! si le Bonaparte pouvait donc venir!...» À la défaite de Napoléon à Waterloo, dix ans plus tard, il perdait la boule à son tour.

En 1860, lors de la venue du prince de Galles à Québec, heureusement qu'il reste Grelot, lui aussi très connu des enfants. «Gre-

lot! Grelot! Grelot!», crie la foule enthousiaste qui, tout en acclamant le prince, vient d'apercevoir un vieillard déguenillé, armé «d'un énorme gourdin». On ne sait plus qui elle applaudit: l'héritier du trône d'Angleterre ou l'ineffable excentrique qui rage chaque fois qu'il entend son surnom.

Après tout, les deux sont hors du commun. Même à Montréal, Grelot, voyageur d'occasion, a été reconnu dix ans plus tôt. «Grelot! Grelot! Grelot!», la clameur risquait de faire voler en éclats les fenêtres de la place Jacques-Cartier. Le pauvre murmurait un résumé larmoyant de notre histoire: «Ils sont encore pires qu'à Québec.»

Beaucoup plus tard, dans la Vieille Capitale, près des remparts si chers aux Anglais, un son surgit: «Grelot! C'en est trop! Il y en a jusque dans les murs!», conclut le malheureux.

Du fond de l'éternelle tragédie de Grelot, qui est aussi la nôtre, un Anglais sauve l'honneur national. Pour célébrer le quatrième centenaire, Québec voulait inviter la reine, mais Stephen Harper a dit non...

Collaborateur du Devoir

CONTES, LÉGENDES ET RÉCITS DE LA RÉGION DE QUÉBEC

Aurélien Boivin
Éditions Trois-Pistoles
Notre-Dame-des-Neiges, 2008,
802 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Falsifier le soleil avec Rachel Laverdure

MICHEL LAPIERRE

En exergue de son premier roman, Rachel Laverdure met une pensée géniale de Walter Benjamin sur la création littéraire: «L'œuvre est le masque mortuaire de la conception.» Ces mots acquièrent un sens très concret. Bastien, le narrateur, écoute son ami météorologue décrire la réfraction solaire et se verra lui-même comme un «faux soleil». Pour se forger désespérément une identité, il a signé le roman inédit d'un mort: son propre père.

Limage d'un soleil paternel usurpé, la romancière québécoise, née en 1970, l'annonce dès le début du récit intitulé *Gloriole à vendre, prix révisé*, journal intime que tient le narrateur. La maison familiale, où Bastien, jeune agent immobilier, a grandi, est la proie des flammes. Le personnage ne réussit qu'à sauver le manuscrit de l'unique roman de son père, un texte dont personne, sauf lui, ne connaît l'existence.

Il venait de le découvrir, quatorze ans après la mort de l'auteur. «Étais-je le seul à voir en ce manuscrit un chef-d'œuvre?», se demande Bastien qui, nul en composition française, payait jadis des copines à l'école pour écrire à sa place.

Faire sien le roman inconnu de son père, quoi de plus naturel? Il suffit d'enlever deux lettres au manuscrit pour que Bastien Comtois devienne l'auteur de l'œuvre de Sébastien Comtois. On croirait lire un récit de Borges, mais Rachel Laverdure ne va malheureusement pas aussi loin que le grand écrivain argentin, qui croyait qu'un texte n'appartient à personne, pas plus à l'auteur trahi qu'à l'usurpateur triomphant.

Publié, le roman connaît un vif succès. Bastien est désemparé. Il se rend compte que la gloire, plus

exactement la gloriole, le terrifie. À la différence de Borges, Rachel Laverdure ne conçoit pas la littérature comme une chose qui se crée d'elle-même, indépendamment des auteurs et des copistes. Elle n'a pas cette audace, bien que son récit effleure les arcanes de la création artistique avec intensité.

Le poids très québécois de la culpabilité alourdit le journal intime de Bastien. On sent que le narrateur appartient à une société encore étouffée par la présence envahissante de la famille. En scrutant la datation des premières pages du manuscrit du père et en la comparant au jour de sa naissance, Bastien conclut: «La conception de son roman était concomitante à la venue au monde de son propre fils, de la chair de sa chair...»

C'est donner à la réflexion de Walter Benjamin sur l'œuvre, «masque mortuaire de la conception», un sens étroit, nombriliste, morbide. Que Bastien, le faux écrivain rongé par les remords, se croie obligé de suivre un cours de création littéraire et qu'il ait une liaison avec l'enseignante, ces faits frisent le burlesque, d'autant plus que l'amoureuse déçue découvre le pot aux roses.

Les journaux dévoileront l'imposture. Faute de devenir quelqu'un, Bastien, ce faux soleil si québécois, fera le tour du monde pour noyer la honte dans un exotisme dérisoire qui tiendra lieu de mot littéraire.

Collaborateur du Devoir

GLORIOLE À VENDRE, PRIX RÉVISÉ

Rachel Laverdure
Sémaphore
Montréal, 2008, 184 pages

EN BREF

Une discussion sur VLB

Une table ronde est organisée au sujet des dernières déclarations de Victor-Lévy Beaulieu sur la langue et l'avenir du Québec. Cette table ronde sera animée par Gordon LeFebvre, qui sera accompagné de Bruno Roy et de Louis Hamelin. S'inquiétant du sort de la langue française au Québec, qu'il dit menacée par le bilinguisme, Victor-Lévy Beaulieu annonçait, le 26 février, qu'il se donnait deux mois pour réfléchir à la question avant de décider



Bruno Roy

à la Grande Bibliothèque, à Montréal, le mardi 15 avril à 19h30. - *Le Devoir*

à la Grande Bibliothèque, à Montréal, le mardi 15 avril à 19h30. - *Le Devoir*

Nouveau directeur de collection chez Hurtubise HMH

Dominique Garand sera le nouveau directeur de la collection «Les cahiers du Québec» chez

Hurtubise HMH. Dominique Garand enseigne au département d'études littéraires de l'UQAM depuis 1993. La collection «Les cahiers du Québec» a été fondée en 1971 par Robert Lahaise et s'est depuis consacrée aux essais dans les domaines de sciences humaines et sociales au Québec. On y trouve notamment la série des *Mythes et réalités de l'histoire du Québec* de Marcel Trudel et les *Essais québécois 1837-1983* de Laurent Mailhot. - *Le Devoir*

Guèvremont, Maillet et Hamelin à l'honneur

Bibliothèque et Archives nationales du Québec propose une lecture-spectacle mettant en valeur les textes de Germaine Guèvremont et d'Antonine Maillet, et saluant l'écrivain Louis Hamelin. Antonine Maillet lira elle-même certains textes, accompagnée des comédiens Sébastien Delorme et Julie McClemens. La mise en scène est signée Martin Faucher. Le spectacle aura lieu

Un chef-d'œuvre de la littérature canadienne enfin redécouvert!

Margaret Laurence

L'ANGE DE PIERRE

Le cycle de Manawaka

Préface de Marie Hélène Poitras

altô collection CODA Éditions Nota bene

Romain Gary (Émile Ajar)

La vie derrière soi

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

707 ET 713 MONT-ROYAL EST

MONI-ROYAL, 514-523-6389

Olivieri librairie bistro

Causerie Avec

Marc Angenot Dialogues de sourds Fayard/ Mille et une nuits

Qui a jamais persuadé son prochain à force d'argument?

Au cours d'une vie, rares sont les moments où l'on se laisse convaincre. Pourquoi, se persuadant rarement, les hommes persévèrent-ils à argumenter?

Mardi 15 avril à 18 h 00

Marc Angenot nous propose d'explorer l'univers de la mécompréhension dans la volonté de persuader.

ANIMATRICE Régine Robin Sociologue, historienne et romancière

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

PLM GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL 2008

Règlements

NATURE DU PRIX
Le prix consiste en une bourse de 15 000 \$ offerte par la Ville de Montréal à l'auteur ou aux coauteurs d'un ouvrage de langue française ou anglaise pour la facture exceptionnelle et l'apport original de cette publication.

CRITÈRES D'ADMISSIBILITÉ
Tout ouvrage de langue française ou anglaise (de création, d'analyse, de compilation ou de référence littéraire, artistique ou sociohistorique), publié pour la première fois* entre le 1^{er} octobre 2007 et le 30 septembre 2008 par un auteur ou par un éditeur domicilié sur le territoire de la Ville de Montréal, est admissible.

MODALITÉS D'INSCRIPTION
Les ouvrages admissibles doivent être inscrits en bonne et due forme sur le formulaire d'inscription, au nom des auteurs, par leur éditeur. Ils devront être déposés en sept exemplaires, entre le 1^{er} et le 12 mai 2008 pour les ouvrages publiés entre le 1^{er} octobre 2007 et le 31 mars 2008. Quant aux ouvrages publiés entre le 1^{er} avril et le 30 septembre 2008, ils devront être reçus au plus tard le 1^{er} octobre 2008.

Pour obtenir le formulaire d'inscription ou pour tout renseignement complémentaire, consultez le site Web : ville.montreal.qc.ca/culture/gplm ou encore adressez-vous à :

Normand Biron, Commissaire
Direction du développement culturel
Grand Prix du livre de Montréal
Ville de Montréal
nbiron@ville.montreal.qc.ca
514 872-1160

*Les livres de poésie et les essais contenant des fragments déjà parus dans des revues sont admissibles.

Montréal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec en collaboration avec l'Académie des lettres du Québec vous invite à assister à la lecture-spectacle

Lumière sur les romancières Germaine Guèvremont et Antonine Maillet et coup de chapeau à l'écrivain Louis Hamelin

Textes lus par Antonine Maillet et par les comédiens Sébastien Delorme et Julie McClemens
Mise en scène : Martin Faucher
Choix des textes de Germaine Guèvremont : Yvan Lamonde
Accompagnement musical : Jean-François Pednaud

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque le mardi 15 avril à 19 h 30

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
M Métro Berri-UQAM
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028

Entrée libre

www.banq.qc.ca

Académie des lettres du Québec

Bibliothèque et Archives nationales Québec

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

POÉSIE

Couper court à la douleur

HUGUES CORRIVEAU

Prendre avec Nicole Blouin *«la route du sabre»*, c'est décider de suivre une voix discrète mais obstinée qui a le courage de la tranquillité. Une forme zen de se savoir au bord de l'abandon et, du même coup, chercher à résister: *«Tu foules ma terre, je traverse ce qui me reste de vie avec une lucide innocence»*, nous dit l'auteure.

Le corps en émoi

Dans *«Nous ne sommes pas du même monde»*, première partie du livre, la poète donne corps au désir de l'autre, érotisant sa passion pour la pêche (que nous soupçonons intense): *«Au-dessus des volcans, truite arc-en-ciel, tu fais mouche [Oh! Le vilain jeu de mots! — c'est moi qui souligne]. Mon sexe saumoné séduit ta verge qui me ferre avec délices au fond des abysses. [...] Ne jette pas l'ancre ni ton filet. Réjouis-toi, la rivière offre son lit à notre amour moucheté d'étoiles. [Et vlan! Nous voilà avec une deuxième mouche!]* S'il y a du bon dans ce récit poétique, c'est sans doute la dérive à laquelle se livre l'auteure. On passe d'un lieu à l'autre, comme si la terre en-



JAVIER VALDÉS

Nicole Blouin

tière se proposait démesurément en territoires propices.

Souvent, le murmure

Le laconisme parfois est garant d'une parole pleine. Ainsi ce texte de deux lignes: *«Les oiseaux des glaces ont l'odeur des mêlèzes après la pluie — c'est tout ce qui importe vraiment.»* En effet, trouver la voie

de manière à ce que la poésie s'incarne comme essentielle, voilà ce qui mène Nicole Blouin dans le sens de la découverte du monde. Elle nous y entraîne, ma foi, souvent de belle façon: *«Le chant du muezzin ne faisait qu'attiser ce manque de toi. Je suis Lazare. Je me suis crue morte tant de fois. L'extase des voisins devenait psaume. A petits coups d'intensité, Berbère d'un pays dévasté, je suis l'errance.»*

La perte aussi de l'être qui semble pour un temps irremplaçable garde ce recueil juste au bord de la confiance. Tristesse et délice s'accompagnent, unissant douleur et bonheur en un mélange pluvieux: *«Il est l'heure, il faut tuer le temps de l'absent.»* La voix se fait violence et maintient le pari de la vie, coûte que coûte. Il est de ces livres qui, sans être parfaits, donnent une idée d'un avenir, et c'est le cas de cette *Route du sabre*. On y perçoit une écriture qui est en train d'advenir. Alors, retenons cette promesse de Nicole Blouin: *«J'écris, je m'accroche. Vis.»* C'est déjà beaucoup.

Collaborateur du Devoir

LA ROUTE DU SABRE
Nicole Blouin
L'Hexagone, coll. «Écritures»
Montréal, 2008, 64 pages

De feu et de glace

Bobin et Melançon restituent la lumière d'Emily Dickinson

GUYLAINE MASSOUTRE

Imaginez un instant de paix, une respiration parfaite. Par chance, vous rejoignez l'âme enfantine, affairée à l'invisible, à la tendresse, à l'attente. Vous connaissez ce manque. La grâce, où la pensée vient près de disparaître, fraterniserait avec la vie ascétique de moines qui se font oublier. Resterait la bonté. Christian Bobin s'y adonne, dans une quarantaine d'opus.

Ciselée, sa prose naturelle trouve la lumière d'Emily Dickinson. Si évidente, cette rencontre interroge sa venue tardive. Mais *La Dame blanche* n'en éblouit que davantage. *«C'est le propre des contemplatifs que de ne négliger personne. L'âme qui se rapproche de son centre y redécouvre le petit peuple de ceux qui l'entourent: le royaume du saint est le royaume de l'ordinaire.»* Avec constance, il dit la mélancolie et l'idéal.

Embrasser la poétesse est audace d'amoureux aux mots des sentiments. Elle se voit revêtue de présence *«gaie, enfantine, vive»*, à la respiration *«besogneuse, entravée et vaillante»*. Si la fée est morte, la page conserve sa photographie: *«la vive blancheur du visage d'Emily, semblable à la lumière qui sort de flots d'une fleur de lys.»*

Une reine est consacrée. Avec romantisme, la langue de Bobin enveloppe la psyché sensible d'une écorce de tourments. Il a souvent évoqué le noyau infrangible qu'est l'angoisse de durer, lorsque tout penche à renoncer. *«Dieu est le lecteur absolu.»* Bobin a ce recours à l'Éternel que Dickinson a formulé dans ses effondrements et sa réclusion choisie.

Faute d'expliquer

Bobin n'en sait pas plus que d'autres sur Dickinson. Sa silhouette, ses poèmes, son mythe, sa désolation et ses enchantements, est-il possible d'ajouter quelque chose à sa disparition? Par chance, l'œuvre, vierge de regards au moment du décès, n'a pas été balayée. Dans la prose poétique de *La Dame blanche*, nul-



BERTRAND GUAY REUTERS

Christian Bobin

le découverte sur sa vie ne l'emporte sur celle de l'œuvre lue, imaginée, sentie et relue, *ad lib*.

Dickinson n'a pas cessé d'être là, pour Bobin, poésie en partie inaccessible à notre temps: *«La poésie est la fille informée du ciel, la silencieuse dé faite du monde et de sa science.»* Lecteurs pressés, passez. Bobin, quoi qu'on en dise, a des formulations étonnantes de simplicité, la beauté d'un éclairage aux bougies, la précaution naturelle dans l'expression.

«L'âme d'Emily tient dans une goutte de rosée. L'infime est son royaume. Elle contemple le ciel à travers le vitrail des ailes d'une libellule, et s'aménage un bégayement à l'intérieur d'une clochette de muguet. Une cheminée dans l'âtre de laquelle tombent les étoiles du ciel, un lit couvert de neige et une table en bois de cerisier: sa chambre a le dépouillement princier d'une cellule de moine, et elle est plus belle de ne pas l'afficher.» Humble mysticisme. La douleur de Dickinson glisse sous le ciseau qui creuse le bois de son cercueil. En artisan, Bobin joue d'un voyage immobile, au panthéon des écrivains, par-delà l'océan.

Lectures ardentes

Est-ce lire Bobin, est-ce aller à Dickinson? La réponse montre assez que la littérature est aujourd'hui une discipline constituée à même ses

propres forces: *«Un jour arrive où plus personne ne vous est étranger. Ce jour-là, terrible, signe votre entrée dans la vie réelle.»* Par son matériau, ce presque rien, l'empathie littéraire infuse la poésie qui agrandit une existence minimale.

L'intensité de Dickinson continue de grandir. Ni son silence ni sa timidité n'ont vieilli. *«Les poètes sont des enfants ininterrompus, des regardeurs de ciel, impossibles à élever.»* Lorsque l'orgueil lâche prise dans les mots, joie et désespoir brûlent ensemble: *«Le néant et l'amour sont de la même race terrible. Notre âme est le lieu de leur empoignade indécise.»* Avouez que c'est beau.

Les quatre fenêtres de la recluse en comptent une cinquième, *«une baie vitrée»*, la Bible. Sans insister sur ce qui lie chez elle passion et folie, l'essayiste oriente sa lecture vers la meilleure réputation de l'invisible. Dans sa prose, on entend l'écho des vanités auxquelles une âme puritaine supplie de reculer. La tentation du monde est réprimée en une langue essentialiste, et, preuve par l'acte, Bobin s'éloigne élégamment, avec Dickinson, des reliefs inutiles.

Solitudes cumulatives

Une telle subtilité n'éteint pas le désir de lire. Dans un essai substantiel, *La Prison magique*, Charlotte Melançon fait partager sa connaissance approfondie de Dickinson. Ardeur de lectrice aux prises avec la langue de l'autre — car traduire, c'est relier —, Melançon entend chez l'une les mots lus et effacés des autres, retombées des heures creuses à retraire du monde, cet *otium litteratum* pratiqué par *«la nonne d'Amherst»*.

À partir des mêmes données, la traductrice fait entendre un autre son, *«la cloche de verre»* qui étourdit, on s'en souvient, la sensibilité moins protégée de Sylvia Plath. Avec force, Melançon met en question ce qui résiste et nous *«argue»*: le refus de la théâtralité et de l'agressivité que revêtait, pour Dickinson, toute forme de pouvoir.

Moins puritaine, plus réactive dans sa charge de solitaire, celle-ci n'a rien d'une image sage. Provinciale, la révolte selon sa condition, *«stochienne»*, la poétesse y dépense son énergie mentale, avec des extases intérieures qui colorent vivement, par ricochet, son savoir-vivre. Lintransigeance de l'artiste apparaît moins inspirée et narcissiquement victorieuse que franche et féminine, dotée d'un indice d'*«aromie délicieuse»*.

Cet essai, vitaique indispensable à l'œuvre foisonnante, s'avère exempt de complaisance envers les images pieuses et saintes. Comme Nerval et Rimbaud, le génie de la poétesse supporte des lectures distinctes, sans que sa nudité en soit souillée. Arachnéenne, l'essayiste habite le réseau complexe de la lecture contemporaine. L'affirmation poétique, impromptue et excentrique, ambiguë sur la vie et hermétique au commun, trouve dans la grande culture de Melançon une attention modulée, sensible aux sens. *«On lit un livre comme on lit une lettre.»* Un tel trésor d'attention littéraire gardera les vrais écrivains de l'oubli.

Collaboratrice du Devoir

LA DAME BLANCHE
Christian Bobin
Gallimard, «L'un et l'autre»
Paris, 2007, 120 pages

LA PRISON MAGIQUE
Charlotte Melançon
Le Noroit, «Chemins de traversée»
Montréal, 2007, 197 pages

EN BREF

Les Bienveillantes en poche

Le gros roman de Jonathan Littell, prix Goncourt 2006 et Grand Prix du roman de l'Académie française, paraît en poche dans la collection «Folio» (Gallimard). Dix-huit mois après sa parution en grand format, *Les Bienveillantes* sort en Allemagne, où il suscite, il fallait s'y attendre, une véritable polémique dont saura sûrement profiter son éditeur — ne serait-ce que pour couvrir l'avance de 450 000 euros consentie à l'auteur. Le roman, qui nous fait vivre l'Histoire du côté des bourreaux, en mettant en scène un officier SS sur le front de l'Est pendant la Seconde Guerre mondiale, avait créé l'événement à l'automne 2006. Pour cette édition de 1401 pages, Littell a modifié plusieurs passages de son texte en fonction de remarques qui lui avaient été adressées et des vérifications qu'il a pu faire lui-même. Vendu à plus de 690 000 exemplaires en France depuis sa parution, *Les Bienveillantes* est déjà un succès de librairie en Italie et en Espagne, et des traductions sont en cours dans une vingtaine de pays. Prochaine: sortie en Israël. — *Le Devoir*

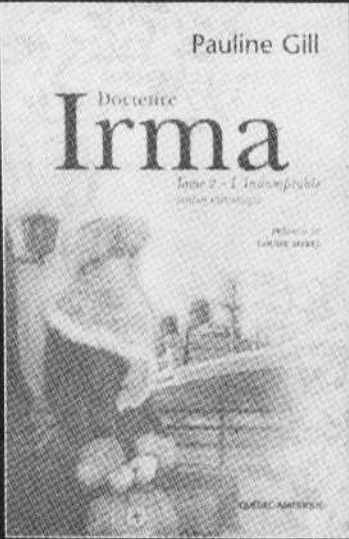
DOCTEURE IRMA

TOME 2 - L'INDOMPTABLE

Pauline Gill



Photo: Marjorie Doyon



Pauline Gill

Docteure Irma

Tome 2 - L'Indomptable

Éditions L'Hexagone

Montréal, 2008, 128 pages

La suite tant attendue du best-seller *Docteure Irma*, la louve blanche racontant la vie d'Irma LeVasseur, chef de file des femmes médecins et pédiatres canadiennes-françaises.

Femme de vocation, femme d'audace et de passion, Irma LeVasseur poursuit son destin tumultueux de Québec à New York, en passant par la Serbie au temps de la Première Guerre mondiale.

Venez rencontrer Pauline Gill au stand Québec Amérique Salon international du livre de Québec

Vendredi 18 avril: 19 h à 20 h 30
Samedi 19 avril: 14 h à 15 h 30 et 19 h à 20 h 30
Dimanche 20 avril: 13 h à 15 h 30
Rencontre d'auteure animée par Renée Hudon: 14 h à 15 h 30

LA MACHINE À ORGUEIL

Michel Vézina



Photo: Marjorie Doyon



Michel Vézina

La Machine à Orgueil

Éditions L'Hexagone

Montréal, 2008, 128 pages

Après *Asphalte et vodka*, Michel Vézina signe une œuvre musicale raclée dans le vif où il est question du rapport à l'amour, à l'identité, et à cette lutte perpétuelle que l'on doit mener pour avoir envie de demeurer du côté des vivants. Un roman trash à souhait.

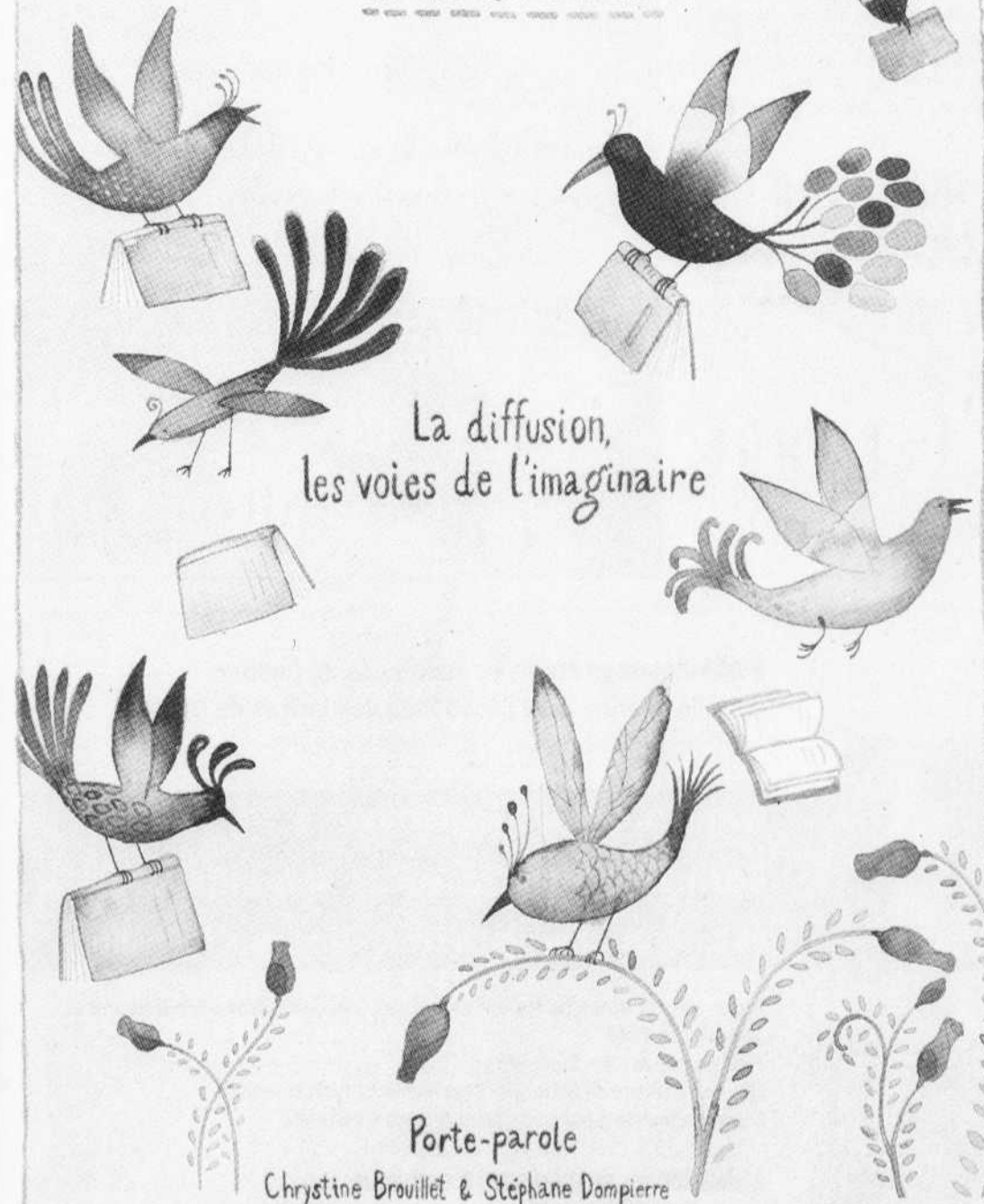
Venez rencontrer Michel Vézina au stand Québec Amérique Salon international du livre de Québec

Vendredi 18 avril: 16 h 30 à 17 h 30
Samedi 19 avril: 13 h à 14 h et 18 h 30 à 19 h 25
Table ronde animée par Stanley Péan

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

13^e Journée mondiale du livre et du droit d'auteur

Le 23 avril 2008



Porte-parole
Christine Brouillet & Stéphane Dompierre

Plus d'une centaine d'activités gratuites dont un Passe-livre dans 4 hôpitaux du Québec

www.jml.da.qc.ca 1 866 900 2635

Partenaire canadien

Partenaire canadien

Partenaire canadien

Partenaire canadien

Partenaire canadien

Partenaire canadien

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Le Totem du loup, grand best-seller, du jamais vu en Chine

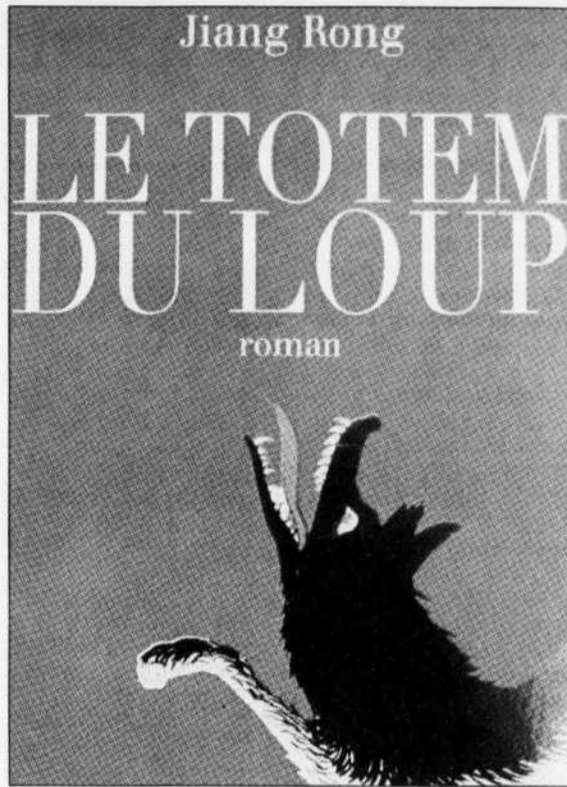
JULES NADEAU

Le Totem du loup, le plus sensationnel best-seller en plus d'un demi-siècle de la Chine populaire, vendu à quelque 20 millions d'exemplaires, nous offre un roman d'aventures profond, subtil, et tout à fait étonnant. Pourquoi tant de Chinois ont-ils craqué pour un ouvrage costaud dont l'action se passe en Mongolie-Intérieure avec les loups comme sujet principal? L'histoire est simple: des étudiants de la ville sont réduits chez les minorités pendant la Révolution culturelle. Le jeune Chen Chen se lie d'amitié avec Bilig, vieux sage qui l'initie plutôt à la culture des steppes et au totem mongol.

Le loup incarne le mal comme le bien. Redouté et cruel, c'est le carnassier hurlant à abattre, vu ses appétits pour les autres quadrupèdes. Mais, courageux et intelligent, le loup est aussi un animal qui a inspiré le grand Gengis Khan et ses descendants. Pas de nation mongole sans la philosophie du loup!

Chen Chen, jeune Han de tradition agricole, se heurte vite à la culture pastorale. Les nomades lui font vite regretter l'ignorance et le chauvinisme de son «peuple à dos de cheval». Le «jeune instruit» réagit vite en se mettant à parler aux loups. Il élève même son propre louveteau pour mieux comprendre. Tout à fait inédit! Mais peu à peu, malgré les griffes et les crocs du jeune captif à face horrible, notre jeune ami en tombe amoureux, ce qui lui vaut moult ennuis.

Au bout de six ans de rédaction, le premier roman de Jiang Rong nous livre une monographie digne d'un zoologue passionné: l'auteur a passé onze ans sur le terrain. Mais au fil des 566 pages, *Le Totem du loup* devient un subtil réquisitoire pour le respect des «minorités nationales», de l'équilibre écologique et même de la liberté. Le tour de force littéraire ne cède pas au pamphlet, à l'exception de messages plus directs dans l'épilogue. Jiang Rong (nom de plume) critique et suggère tout en faisant confiance au lecteur. Le symbole du loup fait un peu penser à la



baïne blanche dans *Moby Dick*, le chef-d'œuvre de Herman Melville.

Montréalaise installée à Pékin, Lisa Carducci, qui a «collaboré» à la traduction avec son collègue Yan Hansheng, travail d'équipe de 18 mois, nous confie: «Je suis fière de notre travail. Je pense que nous avons produit un très bon livre!» Pour sa part, l'auteur demeure très discret. «Il se cache, ajoute-t-elle. Les autorités savent qui il est mais elles préfèrent l'ignorer.» Dans la version originale en chinois de 2004, seulement une vingtaine de phrases parlent de Jiang Rong, pour dire qu'il a «consacré plus de 30 ans à sa recherche». Dans une rare entrevue, en novembre dernier, l'homme peu photographié parlait d'un «succès commercial gigantesque... non médiatisé... pour éviter la polémique».

Des traductions ont paru dans six langues et les droits ont été vendus pour une vingtaine d'autres. À Paris, Bourin éditeur avance le chiffre de 20 millions d'exemplaires

vendus en Chine, y compris les nombreuses éditions pirates. Bref, un tirage jamais vu depuis le petit livre rouge de Mao.

Collaboration spéciale

LE TOTEM DU LOUP

Jiang Rong
Traduit du chinois par
Yan Hansheng et Lisa Carducci
Bourin éditeur
Paris, 2007, 566 pages

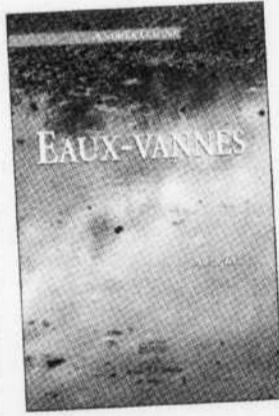
Christian Feuillette, éditeur

vous propose le nouveau recueil
de nouvelles écrit par

Andrée Gagné

EAUX-VANNES

978-2-923438-10-8 18,95 \$



Regroupées en trois «bassins» (*Eaux de reflux, Eaux pluviales, Eaux troubles*), ces huit nouvelles mettent en scène des personnages résidant sur le Plateau Mont-Royal, confrontés à de graves distorsions psychologiques.

Une adolescente en rupture de la société, Léa, s'enlise dans un cycle de drogue, prostitution et suicide. Un professeur d'université, maniaque de sa moto *Silver Shadow*, exerce un sens de possession fatal à l'égard de sa conjointe. Adrien, quant à lui, n'a jamais vraiment pu échapper à l'emprise de son maître, *La gourou*...

collection Séisme, dans toutes les bonnes librairies

collection
SÉISME

www.feuillette.ca
www.diffusionchf.ca

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'œuvre parallèle de Proust

MICHEL LAPIERRE

En associant trop à la recherche du temps perdu au thème de la mémoire, on néglige l'obsession proustienne de l'oubli. «Je commençai à subir peu à peu la force de l'oubli, ce puissant instrument d'adaptation à la réalité, destructeur en nous de ce passé survivant qui est en constante contradiction avec elle», écrivait pourtant Marcel Proust en 1915 dans la correspondance gigantesque et hétéroclite qui deviendra l'ombre envahissante de son roman.

Adressée à Marie Scheikévitch, la lettre qui fait de l'oubli la clé inattendue du réel se trouve parmi environ 120 autres que Jérôme Picon vient d'éditer. Les sujets des messages diffèrent autant que les destinataires: Cocteau, Barrès, Rivière, Gide... Par un choix judicieux, Picon facilite l'accès aux vestiges d'une jungle épistolaire, reflet sauvage de la cathédrale narrative tant vantée.

Philip Kolb a réuni en 21 volumes (1970-1993) quelque 5000 lettres envoyées par Proust. Il s'agirait du vingtième seulement de celles que l'épistolier forcené aurait écrites.

Intéressée par la suite promise de *Du côté de chez Swann*, Marie Scheikévitch interroge Proust en 1915 à ce sujet. Il lui répond en s'appuyant sur les pages inédites

de l'ensemble romanesque en gestation qui deviendra *À la recherche du temps perdu*.

Il insiste sur la mort du personnage d'Albertine, cette femme dont le narrateur s'était épris, et montre que l'oubli, maître de la conscience, commence à effacer le tendre souvenir de la disparue tout en changeant la personnalité de l'ancien amoureux et la perception que celui-ci avait du réel. Accorder une telle importance psychologique et philosophique à l'oubli dans un roman en apparence mondain et sentimental relève d'une révolution littéraire encore sous-estimée.

Proust est conscient du caractère novateur de son art. Dans la lettre à Marie Scheikévitch, le choix spontané des mots et le naturel de la réflexion le prouvent. En dépit de son homosexualité, le romancier s'identifie au narrateur qu'habite le souvenir évanescence de la femme jadis aimée.

Il partage avec lui le dédoublement du moi qu'entraîne l'oubli de l'amour éprouvé pour Albertine. Voici ce qu'affirme Proust: «Mon moi nouveau, tandis qu'il grandissait à l'ombre de l'ancien qui mourait, avait souvent entendu celui-ci parler d'Albertine. À travers les récits du moribond, il croyait la connaître, l'aimer. Mais ce n'était qu'une tendresse de seconde main.»

Dans le roman en gestation, l'oubli rapproche donc cruellement le narrateur de la réalité par le dialogue intérieur entre deux moi rivaux. On comprend mieux la phrase que l'auteur écrit en 1919 à Miré Sydney Schiff: «L'art est un perpétuel sacrifice du sentiment à la vérité.» Il aura fallu à Proust une œuvre parallèle, axée sur le moi primesautier de la correspondance et opposée au moi solennel de la cathédrale romanesque, pour divulguer ce secret, comme si de rien n'était.

Collaborateur du Devoir

CORRESPONDANCE

Marcel Proust
Flammarion, coll. «GF»
Paris, 2007, 284 pages

LA RÉVOLUTION TRANQUILLE



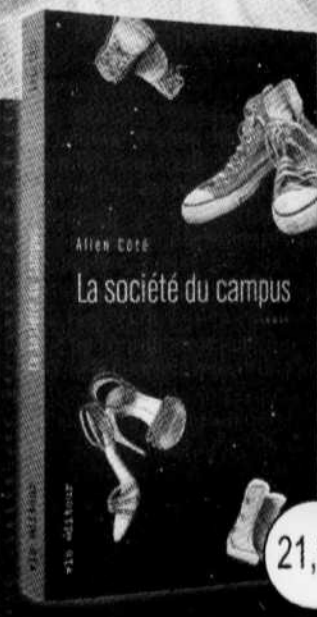
Histoire populaire
du Québec

TOME 5 1960 à 1970

Avec son style habituel, sa narration vivante, son sens de l'anecdote, son souci du détail, son respect des acteurs, Jacques Lacoursière convie plusieurs générations à se replonger dans une période importante de l'histoire contemporaine du Québec, celle de la Révolution tranquille.

SEPTENTRION.QC.CA
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

ALLEN CÔTÉ



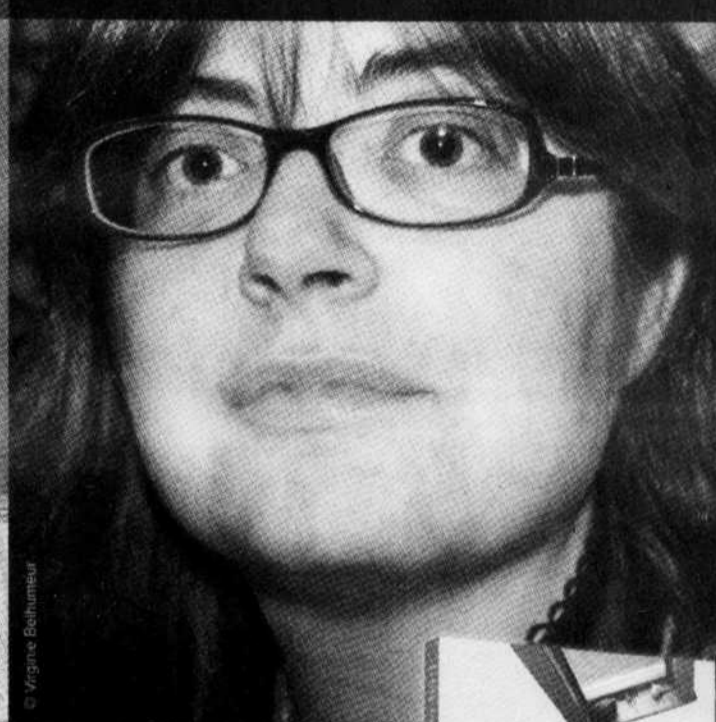
Dans ce roman où les voix et les cheminements des personnages s'entrecroisent, l'auteur aborde les thèmes de la famille et du couple, du rejet et de l'identité, prenant le pouls d'une société dont les valeurs sont en plein chambardement.

21,95 \$

vlb éditeur

Une compagnie de Quebecor Media

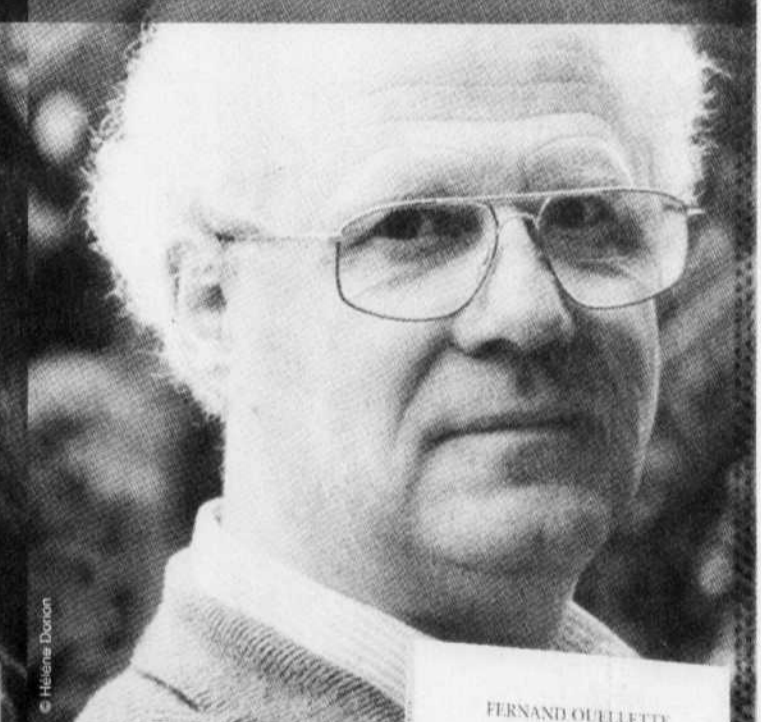
ANNIE DULONG



Des hommes et des femmes hantent les treize nouvelles de ce recueil et proposent leur regard singulier sur le monde. Autour d'eux, autour de ces êtres de tout âge, on ne regarde plus la vie de la même manière.

20,95 \$

FERNAND OUELLETTE



FÉLICITATIONS À
FERNAND OUELLETTE,
LAURÉAT DU GRAND PRIX
INTERNATIONAL DE POÉSIE
DE LANGUE FRANÇAISE
LÉOPOLD-SÉDAR-SENGHOR
2008

FERNAND OUELLETTE
Présence du large



14,95 \$

l'HEXAGONE
Une compagnie de Quebecor Media

les écrits
La revue des poètes littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* — connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* — publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

no 122
AVRIL 2008

les écrits

Hélène Dorion
Monique LaRue
François Charron
Gilles Archambault
Georges Abou-Hsab
Roland Bourneuf
Luc Bureau
Guy Beausoleil
Jacques Kindo
Jean Désy
Moha Souag

En vente dans toutes les librairies • Le numéro: 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):

<input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DU CANADA	25 \$
<input type="checkbox"/> INSTITUTIONS	35 \$
<input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER	35 \$

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
TÉLÉPHONE _____ COURRIEL _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante:

les écrits
Case postale 87 Succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone: (514) 499-2836 • Télécopieur: (514) 499-9954
lescrits@internet.uqam.ca

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

LETTRES FRANCOPHONES

Sous le signe de la mémoire

LISE GAUVIN

Depuis *L'Amour, la fantasia*, Assia Djebar, élue à l'Académie française en 2005, n'a cessé de créer des passerelles entre autobiographie et fiction, mémoire individuelle et héritage collectif. Son dernier ouvrage, intitulé *Nulle part dans la maison de mon père*, s'inscrit dans cette veine et retrace les épisodes marquants d'une enfance et d'une adolescence algériennes. Récit à la première personne, celui-ci ne se désigne pas pourtant sous le nom d'autobiographie, puisque la narratrice, sous les traits de laquelle on reconnaît la romancière — ou plutôt Fatma, son prénom à la naissance —, n'est jamais nommée directement. Au moment où le livre commence, cette narratrice se remémore la fillette de quelques années à peine guidant sa mère voilée dans les rues de Césarée. Elle inventorie les lieux réservés aux territoires du féminin dans la maison du père. Mais elle sait aussi que ce père, seul instituteur arabe dans une école de Blancs, ne lui donne pas tout à fait la même éducation

qu'aux autres «indigènes». Ne lui offre-t-il pas de vraies poupées «comme chez les Français»? Le même père lui interdit par contre de faire de la bicyclette, car elle ne doit pas montrer ses jambes en public. Ainsi l'enfant perçoit-elle dès le jeune âge la fracture entre les deux mondes, cette «société coloniale bifide» qui sera évoquée tout au long du parcours.

À l'école secondaire, dans l'internat où elle est pensionnaire, la narratrice reconnaît d'emblée la présence du groupe des Européennes et le «petit clan des musulmanes» dont elle fait partie. Ce qui ne l'empêche pas d'entretenir des liens avec les unes et les autres et de faire l'apprentissage de la liberté. Une liberté conquise peu à peu grâce à la libération du corps que lui apporte la danse et le sport. Grâce aussi à la découverte de la littérature et aux longues heures de lecture, la nuit, sous les draps, à la lumière d'une simple lampe de poche. Son adolescence rêveuse se passe sous la tutelle de Baudelaire, mais aussi de Claudel, de Giraudoux et de plusieurs écrivains qui lui apprennent à imaginer la «vie des autres».



Assia Djebar

Parmi les causes d'étonnement, les rituels qui entourent le mariage et le décalage entre le visage radieux de celle qui, du jour au lendemain, passe du statut d'idole à celui de victime, apparaissent alors aux yeux de tous telle une «Aphigénie en islam». Ou encore la transformation d'une condisciple externe qui, après avoir traversé la ville voilée, se dépouille de cet ornement chaque matin à l'entrée du collège pour se fondre dans l'anonymat des écolières.

La lecture des premiers poèmes en arabe classique que lui transmet par correspondance celui qui deviendra son fiancé lui fait entrevoir une dimension jusque-là inconnue de sa langue maternelle. Pourtant, c'est en français que les rencontres ont lieu, car le français, «plus neutre», permet d'éviter la «familiarité hâtive». Une autre forme d'interdit l'empêche d'utiliser la langue arabe lorsque, plus tard, étudiante dans les rues d'Alger, elle sait qu'elle ne doit pas parler au dehors sa «langue maternelle», sa «langue de cœur», de crainte d'être reconnue par l'un des siens et accusée d'impudeur parce que vêtue à l'européenne. «Hostiles, ils l'auraient été, ceux de votre clan! Pas question de vous dévoiler de-

vant eux, ni de révéler votre identité: alors que vous l'étiez de fait, dévoilée! Mais aussi "masquée", oui, masquée par la langue étrangère.»

Dans cette société patriarcale, les femmes entre elles n'avaient pas que des liens d'amitié. Ainsi de cette camarade qui, de façon habile, tentera de subtiliser le fiancé. Ce qui amène la narratrice à se demander si «toute société de femmes vouées à l'enfermement ne se retrouve pas condamnée d'abord de l'intérieur des divisions inéluctablement aiguës par une rivalité entre prisonnières semblables». Ce qui l'amènera, dans un geste insensé, à tenter de commettre l'irréparable, un matin d'octobre 1953, un an et quelques jours à peine avant l'insurrection qui bouleversa le pays.

À l'instar de la dernière fille du Prophète, la seule à lui survivre, la scriptrice se retrouve «déposée de l'héritage paternel» et avoue être «nulle part dans la maison de [son] père». «La colonie est un monde sans héritiers, sans héritage», lit-on dans un intermède intercalé entre les pages du récit. D'où ce «nulle part» qui fait contrepoids aux souvenirs et à leur cortège apaisant. D'où également la nécessité de dire cette douleur de la dépossession, ne serait-ce que pour «se dire à soi-même adieu». Ce que Dominique Fisher, dans un ouvrage récent, nomme «écrire l'urgence, retrouver les mémoires forcloses» en pratiquant une sorte de «métatexte historiographique» et en brouillant les frontières entre les genres, comme entre le factuel et le fictif.

D'un livre à l'autre et par des moyens chaque fois renouvelés, Djebar reconstitue cette «pulsion mémorielle» qui lui sert de rempart contre le désenchantement du monde.

Collaboratrice du Devoir

NULLE PART DANS LA MAISON DE MON PÈRE

Assia Djebar
Fayard
Paris, 2007, 408 pages

ESSAIS

La vie dévorante de Simone de Beauvoir

CHRISTIAN DESMEULES

On ne naît pas Simone de Beauvoir, on le devient. S'il fallait ne retenir qu'une seule chose du passionnant essai biographique que Danièle Sallenave consacre à celle qui aurait eu cent ans cette année, c'est sûrement cette tranquille évidence.

«Je construirai une force où je me réfugierai à jamais», écrit-elle à vingt ans, le 6 février 1928, dans des *Cahiers de jeunesse* encore inédits — que Gallimard devrait toutefois faire paraître au cours de l'année. «Leur lecture est un choc», confie tout de suite le biographe de celle qu'on surnommait le Castor à propos de ces pages auxquelles elle a eu accès.

Castor de guerre passe ainsi à la loupe, avec finesse et profondeur, le destin de cette femme d'exception qui a voué son existence à l'absolu. Sa relation singulière avec Jean-Paul Sartre — leur «radicale entente». Sa bisexualité. Ses romans et son autobiographie. Son combat d'écrivaine engagée pour la liberté individuelle des mœurs et des consciences, sa lutte contre toute forme d'oppression des femmes et des peuples. L'auteur du *Deuxième Sexe* rêvait «d'être sa propre cause et sa propre fin».

Ils se seront trompés, elle et Sartre, bien entendu, sur de nombreuses questions, «mais que serait un feu qui ne brûle pas», plaide le biographe, qui revendique le droit aux contradictions, aux idéaux, à l'erreur politique et historique, aux certitudes tranchées. «Le malheur du XX^e siècle, son drame, sa tragédie historique, écrit encore Sallenave, c'est que le triomphe final est allé à ceux qui sous prétexte de combattre l'autorité dans le socialisme ont détruit le socialisme lui-même, comme une chimiothérapie grossière ne fait pas la distinction entre des cellules saines et des cellules malignes.»

La publication de ses lettres à Nelson Algren, l'écrivain améri-

cain dont elle a été l'amante pendant plusieurs années, et de celles à Jacques-Laurent Bost (Gallimard, 1997 et 2004) révélait une femme amoureuse et sensuelle? Une photographie d'elle posant nue, de dos devant un miroir, paraissant en couverture du *Nouvel Observateur*, créait récemment une onde de choc? Où est la vraie Simone de Beauvoir? La philosophe à turban aux lèvres pinçées, intellectuelle en contrôle, l'amante de Claude Lanzmann (qui a vingt ans de moins) ou la romancière à succès? Une femme libre? Sallenave le souligne avec justesse sans s'étonner: «Mais on ne sait toujours pas ce que c'est qu'une femme libre.» Une femme qui a cherché à concilier, à sa manière, l'amour et l'indépendance.

«Ce que les femmes lui doivent est incommensurable.» Et pas seulement les femmes, ajoute aussitôt le biographe, les hommes aussi. Et pour cause. Il reste que sa vie tout comme ses livres portent le sceau de ce terrible scandale qu'est la mort: «Toute son œuvre résonne de vigilance ardente, d'inquiétude et de combativité.»

Aujourd'hui encore, que l'on soit homme ou femme, Simone de Beauvoir demeure un modèle d'invention de soi, de liberté curieuse et de fidélité à ses idéaux. Qu'est-ce qu'une vie réussie? Elle l'écrivait dans son journal à dix-huit ans: «Moi, il me faut une vie dévorante.»

Collaborateur du Devoir

CASTOR DE GUERRE

Danièle Sallenave
Gallimard
Paris, 2008, 606 pages

SIMONE DE BEAUVOIR

ÉCRIRE LA LIBERTÉ
Jacques Deguy
et Sylvie Le Bon de Beauvoir
Découvertes Gallimard
Paris, 2008, 128 pages

EN BREF

La philo sous le manteau

Une toute nouvelle collection estampillée «Le Monde de la philosophie», fruit d'un partenariat entre le quotidien *Le Monde* et les Éditions Flammarion, rassemble les œuvres essentielles de certaines des plus grandes figures de la philosophie (occidentale, faudrait-il ajouter). De Platon à Nietzsche, de Sénèque à Montaigne et à Tocqueville, les œuvres sont chaque fois présentées par l'écrivain et philosophe Roger-Pol Droit. La collection, qui s'enrichit d'un nouveau titre chaque semaine et comptera 20 volumes reliés et cartonnés de 600 à 1200 pages chacun, entend «fournir des clés pour comprendre le présent et s'orienter dans l'histoire». — *Le Devoir*

écosociété

Passez nous voir au stand 94 !

NOUVEAUTÉS Présences d'auteurEs

ALAIN DENEAULT
Noir Canada
Pillage, corruption et criminalité en Afrique

Séances de dédicaces
J : 16h30-18h30 ; V : 15h-17h ; 18h-20h
S : 13h-15h ; 17h-19h

Entrevue scène médias jeudi à 16h

JACQUES B. GÉLINAS

S : 10h-12h ; 14h-17h
D : 13h-15h

MARIE DEMERS

M : 18h-19h ; V : 18h-19h
S : 13h-14h ; D : 11h-12h

SERGE MONGEAU

J : 16h-18h ; V : 15h-17h ; 19h-21h
S : 10h-12h ; 19h-21h

ROMÉO BOUCHARD

S : 16h-18h ; 18h30-20h30
D : 14h-17h

www.ecosociete.org

Soigner en centre d'hébergement

Repères éthiques

Avec Hubert Doucet

Professeur de bioéthique à l'Université de Montréal.
Directeur du GREB (Groupe de recherche en bioéthique)

Mardi 15 avril 19 h 30

Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

Presses de l'Université du Québec

En vente chez votre libraire
ou au www.PUQ.ca

Nous serons présents au **Salon du livre de Québec**, stand 295.

PIERRE MONGEAU

160 pages • 22\$

Une vision d'ensemble des étapes à franchir pour réaliser le travail de recherche et la rédaction du mémoire ou de la thèse.

MOHAMED BENHADDADI et GUY OLIVIER

216 pages • 33\$

Cet ouvrage fait le point sur les principales ressources énergétiques de la planète et pose avec acuité le défi environnemental.

Sous la direction de **PAUL MORIN et EVELYNE BAILLERGEAU**

Collection Problèmes sociaux et interventions sociales

323 pages • 35\$

De la désinstitutionnalisation à l'intégration, des maisons de chambres aux HLM, les auteurs de cet ouvrage décrivent et analysent des expériences ayant pour objectif le développement individuel et collectif des habitants.

Sous la direction de **MICHEL BOISCLAIR et LOUIS DALLAIRE**

386 pages • 47\$

Cet ouvrage montre les divers aspects et paramètres à prendre en compte dans l'élaboration, la mise en œuvre et la gestion des partenariats, qu'ils soient privés, public-public ou public-communautaire.

LORRAINE DEROCHE

Collection Problèmes sociaux et interventions sociales

204 pages • 25\$

Quels peuvent être les effets à long terme d'une enfance vécue à l'intérieur d'une secte religieuse où l'intervention divine constitue bien souvent l'unique réponse aux problèmes humains ?

Sous la direction de **LOUISE LAFORTUNE et LINDA ALLAL**

275 pages • 32\$

Le jugement professionnel — de quoi s'agit-il ? En quoi est-il une dimension fondamentale et incontournable de la pratique enseignante ?

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

HISTOIRE

Une Révolution tranquille très croyante

L'historien Michael Gauvreau montre qu'une partie des changements sociopolitiques survenus au cours des années 1960 sont imputables à l'action de mouvements catholiques

LUCIA FERRETTI

Qu'est-ce qu'un bon livre d'histoire nationale? C'est celui qui permet d'ouvrir tous les horizons au peuple dont il raconte l'histoire parce qu'il cherche à la réconcilier avec sa mémoire collective. En ce sens, à n'en pas douter, l'ouvrage de Michael Gauvreau est paradoxal.

Depuis vingt ans, le travail rigoureux des historiens et sociologues les plus sérieux d'une nouvelle génération a permis de déconstruire complètement la vision du Québec d'avant 1960 qu'avaient élaborée les intellectuels des années 1950 et 1960, vision qui a façonné notre mémoire collective de manière si durable et si désastreuse. Non, le Québec francophone d'avant la Révolution tranquille ne vivait pas dans la Grande Noirceur. Bien que péniblement entravé dans son développement par la domination économique et politique qui pesait sur lui, le Canada français était une société moderne en phase avec son époque. Et cela non seulement malgré l'Église et la religion catholiques, mais aussi grâce à elles, notamment parce qu'elles lui ont fourni les mécanismes sociaux d'encadrement et un sens de l'identité nationale qui lui ont permis d'affronter son destin avec des institutions qu'il s'est forgées, qu'il contrôlait et qui, à l'époque, travaillaient à son émancipation: les grandes universités francophones, Desjardins, l'UQA, le CSN, Lavalin, Hydro-Québec, Radio-Québec sont nées avant 1960, rappelons-le, avec le soutien énergique de l'Église. L'Église et le catholicisme ont contribué à préparer la Révolution tranquille, il n'est plus possible désormais de s'imaginer le contraire.

Gauvreau reprend cette thèse et la pousse à son extension maximum. Après d'autres mais davantage qu'eux, il veut montrer que l'Action catholique spécialisée a contribué à moderniser les relations personnelles et sociales au Québec dans les années 1930 à 1960. Sous l'influence du personnelisme, les milliers de jeunes laïcs des deux sexes engagés dans la JOC et la JEC auraient développé le sens d'un engagement chrétien exigeant opposé à ce qu'ils percevaient comme le conformisme religieux de leurs parents; ils auraient valorisé un modèle de famille nucléaire fondé sur l'amour des époux, l'épanouissement sexuel mutuel et des relations plus égalitaires entre parents et enfants; enfin, ils auraient promu un modèle de société faisant une place significative aux corps intermédiaires comme rempart contre la dépersonnalisation des rapports directs entre les individus atomisés et l'État tout-puissant. On reconnaît là le projet culturel et social des gouvernements Lesage, qui a créé notamment le ministère de la Famille

et celui de l'Éducation tout en laissant une place significative à l'Église. Au moment où le livre a paru en anglais il y a deux ans, les historiens ont pu critiquer l'un ou l'autre aspect de cette démonstration, parfois pour la trouver un peu forcée ou pour distinguer entre culture laïque et positions épiscopales, mais globalement ils l'ont agréée.

Responsabilité des élites catholiques

Alors, comment se fait-il qu'à la fin des années 1960, on puisse déjà observer la crise de la famille, l'individualisme à outrance, l'omnipotence de l'État, la marginalisation de l'Église et la désaffection des Québécois pour la pratique religieuse? Répondre à cette question constitue le deuxième objectif de la thèse de Gauvreau. Pour lui, la responsabilité d'une telle crise culturelle globale revient aux élites catholiques, tant laïques que cléricales, qui n'ont eu de cesse de travailler à couper les Québécois francophones de leur passé, les laissant ainsi désorientés face au présent et à l'avenir.

Les élites des années 1950 d'abord. Des hommes comme Gérard Pelletier, formé à la JEC puis pilier de *Cité libre*, ont mis durablement leur plume au service de leur anticléricalisme, de leur antinationalisme, de leur pessimisme moral et de leur profond conservatisme social, fait d'un mépris écrasant pour les classes populaires accusées de se complaire dans le consumérisme, la culture de masse américaine et une piété sentimentale, grégaire, sans envergure ni exigence spirituelles. Alors que même les évêques du temps les invitaient à regarder de moins haut leurs parents ouvriers, à juger moins sévèrement le monde qui émergeait de l'après-guerre et à faire davantage confiance à la jeu-



nesse moderne, ce sont les «cures» moralisateurs de *Cité libre* qui, les premiers, ont sapé le rapport des Québécois à leur mémoire. D'autres avant lui l'avaient déjà noté, mais Gauvreau procède ici à une démonstration exemplaire dont il faut lui savoir gré.

Mais l'auteur va plus loin, et s'en prend ensuite aux élites catholiques nationalistes des années 1960. Les orientations données par Vatican II et reprises par une partie du clergé et des élites croyantes, tel Fernand Dumont, auraient fini de déqualifier la famille, la paroisse et tous les corps intermédiaires, en rejetant toute la manière traditionnelle de vivre la foi et en accusant sans cesse l'Église ancienne d'avoir versé dans un cléricisme omnipotent et rétrograde. En continuant le travail de sape amorcé dix ans plus tôt, en coupant les Québécois des repères et des structures séculaires de leur identité catholique, en jetant par terre les digues qui empêchaient l'extrême individualisme de s'imposer dans la culture contemporaine et ne faisant confiance qu'à l'État, les élites croyantes nationalistes des années 1960 auraient

contribué, quoique bien malgré elles, à la déchristianisation de la société québécoise. Sur ce point, la démonstration n'est pas convaincante parce qu'elle ne cible pas le bon groupe d'intellectuels croyants.

Certes, une partie d'entre eux travaillent depuis 1960 et continuent encore aujourd'hui à extirper des institutions, scolaire et juridique notamment, toute référence au catholicisme, qui fondait pourtant une culture commune devenue largement séculière. L'auteur n'en parle pas, mais le premier d'entre eux fut sans doute Claude Ryan, avec sa défense acharnée des libertés individuelles. Ces croyants de tendance plus libérale que nationaliste pensaient et pensent encore à créer une nouvelle culture commune ouverte au pluralisme. Mais c'était sans compter la Cour suprême du Canada et la Charte canadienne des droits et libertés. En effet, la disparition des traces de la culture catholique commune et séculière qui persistaient encore dans les lois et les appareils de l'État québécois a surtout donné à toutes les

confessions le signal qu'il y a désormais de la place pour tenter d'y imposer des éléments de leurs propres visions religieuses. Nous sommes ainsi en voie de vivre dans une société où des appartenances confessionnelles quasi sacralisées et en concurrence dans la sphère publique menacent à terme la cohésion sociale.

Mais par ailleurs, c'est beaucoup grâce à une autre partie des intellectuels catholiques que le Québec doit en effet d'être depuis les années 1960 une société parmi les plus ouvertes de la planète à la paix, à la démocratie, à la justice sociale, à l'égalité entre les hommes et les femmes et au pluralisme culturel. Ne pensons qu'aux racines catho-

liques du mouvement communautaire québécois, au féminisme d'une Simone Monet-Chartrand, au travail de Développement et Paix, aux initiatives de l'ancien ministre de l'Immigration, le jésuite Jacques Couture, à la défense de la langue française promue par le très croyant ministre Camille Laurin. Le meilleur de l'identité culturelle

et du projet social des Québécois à partir des années 1960 a été façonné à la fois par le catholicisme comme culture sécularisée commune (aujourd'hui menacée) et par le nationalisme (aujourd'hui transformé en indépendance bloquée). Assumer sa mémoire et s'approprier positivement son histoire ne sont pas pour un peuple les seules conditions d'accès à tous les horizons, y compris la pleine émancipation politique, mais ce sont des conditions incontournables. Il est dommage que Michael Gauvreau, dont le livre est par ailleurs si riche, semble vouloir une fois de plus couper les Québécois de ce qu'il y a de positif dans leur rapport à leur passé, en s'en prenant cette fois à l'héritage nationaliste et social-démocrate de la Révolution tranquille, incontestablement issu de l'ethos catholique des Québécois francophones.

Collaboration spéciale

LES ORIGINES CATHOLIQUES DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

Michael Gauvreau
Traduction de Richard Dubois
Fides
Montréal, 2008, 457 pages

BQ 20 ans
... et toutes ses lettres!
BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



L'histoire d'une passion pour l'éducation

Les filles de Sophie Barat
ISBN 978-2-89406-278-4 • 232 PAGES • 10,95\$



Un regard ironique et cinglant sur l'hypocrisie, la bêtise, l'injustice, l'imposture, la rectitude politique

La vie de biais
ISBN 978-2-89406-290-6 • 208 PAGES • 9,95\$

www.livres-bq.com

LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

NOUVEL ARRIVAGE ART DÉCO - ART NOUVEAU

Plus de 150 monographies

Décorateur - Ébéniste - Architecte - Couturier
- Designer - Peintre - Ingénieur - Relieur
- Verrier - Affichiste - Etc...

VENEZ VOIR NOTRE VITRINE

Pour plus d'information :
514-522-8848 1-888-522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca
4487, rue de La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

ILS SERONT AU STAND GALLIMARD DU SALON DU LIVRE DE QUÉBEC :

Tous ces écrivains seront aussi présents à l'Espace francophone du Salon du livre.

VENDREDI 18 AVRIL DE 17H30 À 18H30

Patrick Chamoiseau, *Un dimanche au cachot*, Gallimard
Ananda Devi, *Indian Tango*, Gallimard
Paula Jacques, *Rachel-Rose et l'officier arabe*, Folio

DIMANCHE 20 AVRIL DE 12H30 À 13H30

Kanghi Alem, *Un rêve d'Albatros*, Gallimard
Maryse Condé, *Les belles ténébreuses*, Mercure de France
Yasmina Trahoulsi, *Amers*, Mercure de France

DIMANCHE 20 AVRIL DE 13H30 À 14H30

Koffi Kwahulé, *Babyface*, Gallimard
Brina Svit, *Coco Dias ou La Porte Dorée*, Gallimard
André Velter, *Midi à toutes les portes*, Gallimard



SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Un militant de Québec retrace une facette méconnue de l'histoire de la gauche québécoise



Louis Cornélius

Depuis une dizaine d'années, à la faveur, notamment, du développement du courant altermondialiste, le mouvement anarchiste fait un peu parler de lui au Québec. Porté par les voix de deux intellectuels solides — Normand Baillargeon et Francis Dupuis-Déri — dont les interventions multiples et efficaces en faveur du développement de l'esprit critique et du pacifisme ont eu un certain retentissement, par le journal satirique *Le Couac* et par la maison d'édition Lux, le discours de cette gauche libertaire, quoique toujours marginal, a su se faire entendre dans notre paysage.

S'agit-il là d'un phénomène de génération spontanée ou de la manifestation la plus récente d'une tendance ayant un ancrage dans notre histoire? Existe-t-il, autrement dit, quelque chose comme une tradition anarchiste au Québec? C'est là, à tout le moins, la thèse solidement développée par le militant libertaire Mathieu Houle-Courcelles dans *Sur les traces de l'anarchisme au Québec (1860-1960)*.

«L'histoire officielle du mouvement ouvrier, écrit-il, n'a à peu près rien retenu de l'influence exercée par les anarchistes sur le syndicalisme et les mouvements sociaux.» Pourtant, ajoute-t-il, ce courant «était bel et bien présent au Québec dès la fin du XIX^e siècle», même s'il «a laissé bien peu

de traces tangibles de sa présence». Aussi, c'est à la recherche de ces traces que s'est attelé le militant de la région de Québec, convaincu que «les libertaires ne pourront compter que sur leurs propres moyens pour relater et faire découvrir l'histoire de leur courant de pensée».

Identifié à la gauche (et parfois à la droite, mais c'est un autre débat), l'anarchisme se distingue néanmoins du socialisme traditionnel «par sa critique implacable des différentes formes d'autorité illégitime qui entravent cette transformation radicale de la société: refus de participer à la mascarade électorale, refus du nationalisme et des guerres "patriotiques", refus de la soumission à l'Église et aux dogmes religieux, refus du culte du chef, du parti ou du maître, refus de ce socialisme imposé par en haut...»

Une mouvance antiautoritaire

Houle-Courcelles reconnaît qu'il serait abusif de parler d'une «tradition» anarchiste au Québec, mais il retrouve néanmoins, dans notre histoire, une «mouvance» d'inspiration antiautoritaire qui s'exprime sous trois formes différentes: un courant anarchiste bien défini, des pratiques contestataires qui s'en inspirent et, dans le camp adverse, un «spectre» anarchiste, «agité par les milieux conservateurs et réactionnaires, mais aussi par les directions des syndicats de métier, pour éloigner la classe ouvrière des perspectives de changement social».

La première forme, c'est-à-dire l'anarchisme clairement revendiqué, se retrouve surtout dans les milieux juifs montréalais du début du XX^e siècle. Animée, en grande partie, par des réfugiés fuyant les pogroms de la Russie tsariste, elle prend le visage d'un syndicalisme



SOURCE: ED. LUX

Albert Saint-Martin, a fondé, en 1925, à Montréal, l'Université ouvrière, un lieu de rassemblement pour les libertaires anticléricaux.

de combat, particulièrement dans l'industrie du vêtement, auquel s'ajoute une entreprise d'éducation politique. Surtout actif en milieu yiddishophone (et parfois anglophone), cet anarchisme est résolument antinationaliste (c'est-à-dire opposé au sionisme) et athée. Houle-Courcelles, à ce sujet, rapporte une anecdote significative. «Au début du XX^e siècle, raconte-t-il, les anarchistes juifs montréalais se font une joie de partager ensemble un plat typiquement canadien-français: les fèves au lard. Il faut dire que la religion juive proscribit également de manger du porc. Une autre façon de faire un pied de nez à la religion.» Ce mouvement, qui fait aussi une place à l'action féminine, perdra de son influence à partir des années 1940.

La deuxième forme, une sorte d'anarchisme diffus colorant par

moments le mouvement ouvrier et anticlérical, se développera plutôt dans le milieu francophone. Peut-on, comme le fait Houle-Courcelles, y faire entrer Arthur Buies? Admettons que, comme «humaniste radical», le «librepenseur anticlérical» mérite au moins le titre de précurseur.

Des communards au Québec

Là où cet ouvrage surprend franchement, c'est quand il suggère que «c'est peut-être grâce à la Commune de Paris si l'anarchisme pose véritablement son pied au Québec». Le gouvernement canadien, semble-t-il (cet épisode pour le moins surprenant reste à creuser), aurait élaboré, avec le gouvernement français, un possible transfert de 35 000 communards au Québec. Opposée à cette solution qu'elle percevait comme un désaveu de la Commune, la Première Internationale l'aurait fait échouer. Malgré tout, «en 1871 et 1872, entre 1000 et 3000 communards s'exilent au Canada, la plupart à Montréal», et ils participent activement à quelques grèves sauvages — une appellation positive dans la logique anarchiste — au Québec.

Au passage, on apprend aussi, dans cet ouvrage, que les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre ne dédaignaient pas l'action radicale. En 1912, après une grève dans les usines textiles de Lawrence, au Massachusetts, pendant laquelle sa femme et ses enfants sont morts de faim, l'ouvrier Arthur Caron décide, avec des amis, de faire sauter la résidence de Rockefeller, propriétaire de milices patronales. La bombe leur explosa au visage.

S'il y a, toutefois, un seul nom francophone à retenir de cette histoire, c'est celui d'Albert Saint-Martin. «Marxiste libertaire» qui fut pendant un temps un membre influent de la section francophone du Parti socialiste du Canada, Saint-Martin a participé à la diffusion de l'espéranto comme langue des prolétaires de tous les pays, a tenté l'expérience d'une ferme collective autogérée, en 1910, près de Mont-Laurier, a fondé, en 1925, à Montréal, l'Université ouvrière, un lieu de rassemblement pour les libertaires anticléricaux, et a mis sur pied deux coopératives d'alimentation pendant la crise des années 1930. Sa devise était celle de Spartacus: «Nous n'avons pas d'armes, les Romains en ont pour nous.»

Après la Loi du cadenas instaurée par Duplessis en 1937, les mouvements qui se réclament de la gauche radicale seront presque condamnés à la clandestinité. Les automatistes de Borduas flirtèrent avec l'anarchisme, mais seul Claude Gauvreau, sur le mode exalté, poursuivra dans cette veine. En 1953, l'anarchiste québécois d'origine française Paul Faure tirera un bilan plutôt décevant de ces années d'activisme.

Cinquante ans plus tard, Mathieu Houle-Courcelles, lui, les retrace avec clarté et respect, pour inspirer ses camarades militants et leur dire qu'ils ne sont pas nés d'hier.

louisco@sympatico.ca

SUR LES TRACES DE L'ANARCHISME AU QUÉBEC (1860-1960)
Mathieu Houle-Courcelles
Lux
Montréal, 2008, 280 pages

L'histoire, en deux versions

Six Israéliens et six Palestiniens proposent leur propre vision d'une histoire pourtant commune

NAÏM KATTAN

Comment écrire l'histoire? Qui l'écrit et pour qui? Douze professeurs d'histoire, six Israéliens et six Palestiniens, ont décidé de rédiger leurs versions des mêmes événements. Or, en temps de guerre, on écrit l'histoire du point de vue du groupe auquel on appartient. Il y a des héros et des ennemis, des gagnants et des perdants. Les auteurs de cet ouvrage sont des professeurs qui racontent l'histoire dans leurs langues — l'arabe et l'hébreu — afin de présenter et d'enseigner deux versions traduites respectivement dans la langue de l'autre. Il s'agit d'une prise de position politique dont le but est de connaître l'autre afin d'établir des rapports de compréhension qui conduiraient à la paix.

Les douze professeurs ont choisi trois événements: la déclaration Balfour de 1917, la guerre de 1948 et la première intifada de 1987. Les versions sont fortement divergentes. Pour les Israéliens, la déclaration Balfour est la reconnaissance par la Grande-Bretagne du sionisme et du retour des Juifs sur leur terre ancestrale. Bien avant cette déclaration, des milliers de Juifs avaient commencé à fonder et à peupler des villes, des villages, des fermes collectives. Chassés par les pogromes et victimes de l'hostilité des gouvernements russe, en Ukraine, en Biélorussie et ailleurs, et animés par le vent du nationalisme qui soufflait au dix-neuvième siècle en Europe, ils ont décidé de renouer avec leur propre histoire. La version arabe donne une autre interprétation de cet événement. Par le biais du sionisme, l'impérialisme britannique divisait les Arabes et les colonisait.

Les Juifs considèrent la guerre de 1948 comme une guerre d'indépendance. Pour les Palestiniens arabes, il s'agit d'une catastrophe, une *nakba*. Les Nations unies avaient proclamé la nécessité de partager la Palestine entre les Juifs et les Arabes et, à la date décidée par l'organisation internationale, les Juifs ont annoncé la fondation de l'État d'Israël. Le nouvel État fut reconnu par la majorité des membres de l'ONU. Les Palestiniens ont rejeté le partage et, appuyés par les armées des pays

arabes, ont déclaré la guerre au nouvel État. Ils ont perdu la guerre. Les Palestiniens imputent leur défaite à leurs dirigeants et à ceux des pays arabes. Parmi eux, des milliers ont quitté leurs villages et leurs villes, se réfugiant en Jordanie et au Liban, convaincus qu'ils retourneraient à leur domicile quelques jours plus tard. L'Égypte et la Jordanie se sont partagé l'autorité pour gouverner ce qui devait être l'État palestinien. En 1967, le chef égyptien Gamal Abdel Nasser, s'alliant avec la Syrie, la Jordanie et l'Irak, prononçait des discours enflammés contre Israël. Se sentant menacé, Israël se livra à une attaque surprise anéantissant les forces aériennes des pays voisins et occupant les territoires palestiniens ainsi que le Golan, qui appartient à la Syrie. Pour les Palestiniens, ce fut la disparition de leur pays de la carte et le début de leur lutte pour sa reconquête. En 1979, l'Égypte, suivie par la Jordanie, conclut un accord de paix avec Israël.

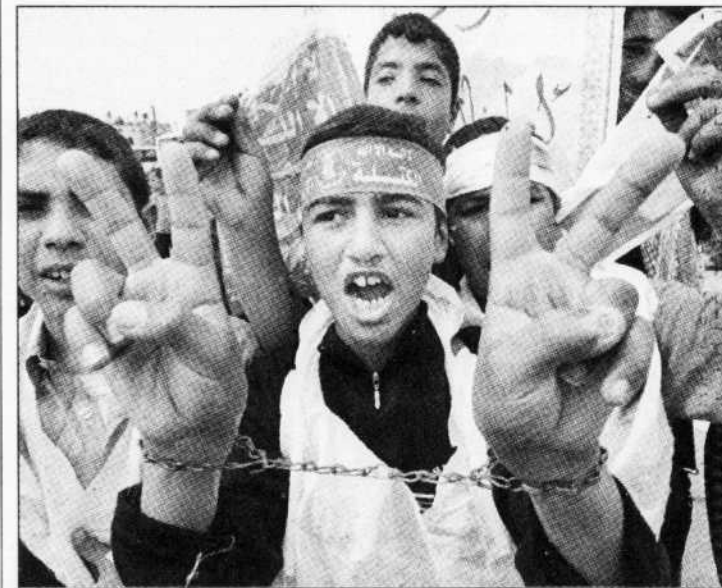
Selon les deux versions, l'intifada de 1987 fut un soulèvement spontané. Les Palestiniens ne supportaient plus l'occupation d'Israël, qui se sentait menacé dans sa sécurité par les attentats et la violence.

Cette histoire en deux versions est enseignée dans de nombreux lycées en Israël et en Palestine. Elle se présente comme des juxtapositions parallèles qu'il semble difficile de réconcilier. Les rédiger et les enseigner est indubitablement un acte de courage. Le lecteur de l'extérieur est appelé à ne rejeter ni la version israélienne ni la version palestinienne, et à en reconnaître les divergences. Des deux côtés, les auteurs font état des erreurs de leurs dirigeants et expriment leurs espoirs dans un avenir de compromis et d'entente. Il s'agit d'un premier pas vers la paix.

Collaborateur du Devoir

HISTOIRE DE L'AUTRE

Essai traduit de l'arabe par Rachid Akel et de l'hébreu par Rosie Pinhas-Depuech
Editions Liana Levi
Paris, 2008, 158 pages



IBRAHEEM ABU MUSTAFA REUTERS

De jeunes Palestiniens protestaient contre le blocage de la bande de Gaza par l'armée israélienne, en mars dernier.

Vient de paraître

Dossier

Le syndicalisme dans la tourmente

NUMÉRO 724 • MAI 2008

- Syndicats: le choc de la mondialisation
Jean-Marc Piotte
- Une affaire de société
Rolande Pinard
- Des expériences novatrices
Louise Boivin
- Les défis du secteur public
Jacques L. Boucher
- Regard sur le front international
Sid Ahmed Soussi
- L'offensive antisyndicale
Moná-Josée Gagnon

Artiste invitée: Christine Chartrand

Pour consulter le sommaire détaillé: www.revuerelations.qc.ca



Relations

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 35 \$ Deux ans: 65 \$
À l'étranger (un an): 45 \$
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)

Par téléphone: (514) 387-2541
Par courriel: relations@cfj.qc.ca
Par la poste: Relations
25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES 4,95 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ TELEPHONE (_____)

Montant total: _____ \$

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou par Visa

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

nuit blanche

LE MAGAZINE DU LIVRE

Tout le champ littéraire, québécois et international, dans un seul magazine
En kiosque et en librairie à travers le Québec

Dans le numéro 110 avril, mai, juin 2008

de larges extraits de Regards-9

une production du Théâtre Niveau Parking et du Théâtre de la Bordée

Marie BRASSARD, Jean Marc DALPÉ, Koffi KWAHULÉ,
Robert LEPAGE, François LÉTOURNEAU, Alexis MARTIN,
Michel NADEAU, Anne-Marie OLIVIER et Marc PRESCOTT

Neuf auteurs, neuf textes, neuf regards singuliers portés sur la ville de Québec

La pièce Regards-9 sera créée au Carrefour international de théâtre de Québec en mai 2008

Le livre jamais lu par Nando MICHAUD

Écrivains méconnus du xx^e siècle: André de RICHAUD par Bruno Curatolo

Idées à découdre par Éline LAROCHELLE



Abonnez-vous à Nuit blanche

et obtenez l'accès gratuit au contenu intégral du site Internet
www.nuitblanche.com

Oui, je m'abonne pour une période de

1 an (4 numéros): 34 \$ 2 ans (8 numéros): 56 \$
taxes incluses

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____

Code postal: _____ Tél.: _____

Courriel: _____

Chèque à l'ordre de Nuit blanche Visa Master Card

Facturez-moi

N° de la carte _____

Date d'expiration: _____

Envoyez ce coupon à Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403
Québec (Québec) G1R 1R7

Abonnement en ligne: nuitblanche.com / Par téléphone: 418 692-1354



SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

PHILOSOPHIE

Identités plurielles

Amartya Sen, critique du multiculturalisme

GEORGES LEROUX

Dans le récit autobiographique qu'il rédige en 1998 à l'occasion de la remise du prix Nobel, Amartya Sen revient sur un souvenir de jeunesse qui n'a cessé de le hanter. Alors que toute la culture indienne lui paraissait ouverte sur la diversité, elle se transforma sous ses yeux en position sectaire dès lors qu'elle se trouva assujettie aux nouveaux impératifs de la partition. Né en 1933 au Bengale, dans la région de Dhaka, le jeune étudiant avait recueilli l'héritage d'universalisme de l'école de Tagore, mais il ne put que constater avec quelle rapidité l'assignation d'une identité venait soutenir la violence et créer ce qu'il appela par la suite «*l'illusion d'un destin*».

«*Célèbre pour ses travaux sur le choix social et l'origine des famines, Amartya Sen n'est pas seulement un économiste de génie, mais aussi un intellectuel humaniste militant contre les inégalités et désireux de contribuer à la formation de nouveaux modèles du développement. Le recueil de ses conférences de Boston, prononcées durant l'année 2001-02, porte la marque du traumatisme provoqué par la partition de l'Inde: comment expliquer que la revendication d'une identité solidariste et communautaire puisse engendrer la violence, sinon par le fait que cette identité rabat la vision du monde de chacun sur un horizon unique et globalisant? Considérées comme foyers d'identités fermées et fixes, les religions et les civilisations perdent alors leur fermeté bénéfique et favorisent le mensonge de l'unicité. Loin d'être dangereuses en soi, les religions ont néanmoins cette tendance à capter la totalité de l'appartenance identitaire et à transformer des individus complexes et pluriels en sujets déterminés par l'exclusion.*»

Dans ces réflexions, on ne trouvera pas tant une explication de la violence religieuse qu'une critique, aussi rigoureuse que constante, de toute forme de communautarisme et de multiculturalisme. Même si Amartya Sen reconnaît que l'appartenance à une communauté détermine une part essentielle de l'identité, elle ne doit jamais la déterminer entièrement ou exclusivement. Ces conférences ne prétendent pas discuter les positions communautariennes, elles entreprennent plutôt de les déstabiliser en montrant les conséquences néfastes des philosophies de la reconnaissance qui encouragent la séparation et la division. Chaque personne est un complexe d'identités multiples, concomitantes et instables, dans la mesure où ces identités découlent de facteurs contingents. Chacune peut par conséquent exprimer des préférences et, loin de subir la nécessité d'une identité singulière, choisir l'importance relative d'appartenances diverses. Sen se montre sur ce point très fidèle aux grands idéaux libéraux, tels qu'on les retrouve par exemple chez Isaiah Berlin.



MANPREET ROMANA AFP
Amartya Sen, Prix Nobel d'économie

Entre liberté et destin

Le modèle de cette liberté emprunte certes beaucoup de sa flexibilité aux analyses économiques de Sen, et on peut parler ici d'une éthique où le libéralisme est à la fois la condition d'exercice des choix de chacun et la norme qui le guide. Mais on y entend aussi une voix profondément indienne qui accepte le sacrifice du moi essentiel et consent à la variété des apparences selon la diversité des responsabilités et des contextes. La leçon de Tagore trouve ici une formulation qui peut surprendre: comment accepter aussi aisément qu'une personne puisse résister à ce qui, en tout cas aux yeux des autres, constitue son identité principale, notamment dans des situations où cette identité contribue à augmenter la violence? Le conflit des hindous et des musulmans, par exemple, ne serait-il que le résultat d'une affirmation illusoire d'identités figées? Peut-on si facilement rééquilibrer les appartenances et se soustraire aux catégories qui incluent et excluent? Pour Sen, le renoncement aux essences est la condition primordiale de la paix.

Le communautarisme contemporain ne peut que renforcer cette illusion du destin qui se nourrit d'un essentialisme de façade. Quand par surcroît des théoriciens se croient capables d'expliquer le mouvement général de l'histoire par des conflits de civilisations, on atteint pour ainsi dire la limite de l'illusion: on finit par croire que les essences dominent les rapports humains et on oublie que chacune de ces civilisations ou religions est traversée de l'intérieur par une somme incalculable de conflits et de différences. À la limite, toutes les catégories qui essentialisent des groupes produisent de l'exclusion et sont potentiellement violentes.

Comme tous les grands penseurs libéraux, Amartya Sen surestime quelque peu la capacité de chaque individu de structurer ses préférences et de les modeler selon les circonstances: s'il est vrai que les identités sont plurielles, et que l'illusion d'un destin commandé par une identité unique doit être dénoncée, il n'en est pas moins vrai que les in-

dividus ne maîtrisent pas leurs identités comme s'il s'agissait de simples préférences. Aucun «*musulman*» n'est certes prisonnier de «*l'islam*», si on veut dire par là d'un destin revendiqué par une idéologie singulière, mais tout croyant est déterminé socialement par sa croyance et crée à proportion le réseau des solidarités constitutives de ce qu'il considère sa «*communauté*». Amartya Sen présente donc une forme quasi héroïque de libéralisme et ses critiques très franches des penseurs communautariens, comme Michael Sandel ou Charles Taylor, reposent sur la puissance de la liberté de l'individu rationnel. Qui est-il? Justement, il n'est pas «*une identité*», ou un soi authentique, mais un complexe d'affiliations dont il joue comme d'une combinaison. Cet individu existe-t-il? C'est le sage de Tagore, certes, ou le grand héros libéral, mais on ne le rencontre pas souvent dans la rue.

On lira ces conférences avec beaucoup d'intérêt, en particulier concernant le témoignage qu'elles offrent des impasses du multiculturalisme britannique et notamment la critique du système des écoles confessionnelles communautaires. La richesse de l'expérience de Sen transparaît à chaque page, son immense culture aussi, et on ne peut qu'admirer sa capacité de transcender les frontières en réalisant cet idéal de l'homme universel qui lui fut transmis par son maître Tagore. Que cet idéal doive être inlassablement poursuivi, nul n'en doute après avoir lu ce livre vif et clair, mais que sa réalisation soit à portée de main en fera douter plus d'un.

Collaborateur du Devoir

IDENTITÉ ET VIOLENCE

L'ILLUSION DU DESTIN
Amartya Sen
Traduit de l'anglais
par S. Kleiman-Lafon
Odile Jacob
Paris, 2007, 271 pages

ESSAIS ÉTRANGERS

Kapuscinski, agent libre

CHRISTIAN DESMEULES

Faut-il encore présenter Ryszard Kapuscinski? Ce journaliste polonais, décédé l'an dernier à l'âge de 75 ans, véritable «*sorcier du reportage*» (John Le Carré), a été correspondant pendant une trentaine d'années pour l'agence de presse officielle polonaise (PAP) en Asie, au Moyen-Orient, en Amérique latine et en Afrique.

Il aurait même été agent des services secrets polonais pendant une dizaine d'années, selon un article de l'édition polonaise de *Newsweek* paru en mai 2007.

Ses livres inoubliables, tantôt récit de ses aventures en Afrique, tantôt description des derniers moments du régime anachronique d'Hailé Sélassié en Éthiopie ou témoignage de la chute du shah d'Iran, reposent sur un équilibre bien particulier entre le reportage et le récit de voyage.

Témoin capital d'un XX^e siècle marqué par l'éveil des pays du Tiers-Monde, Kapuscinski avait commencé sa carrière de journaliste en Inde en 1956, un an seulement après la fameuse Conférence de Bandung, en Indonésie. Atteint d'une forme particulièrement grave et incurable de bougeotte, l'homme a été personnellement témoin de 27 révolutions.

Cet *Autoportrait d'un reporter* est en fait un collage de fragments d'entretiens et de conférences qui ont paru entre 1985 et 2002 dans la presse polonaise. Des fonds de tiroirs intéressants, mais des fonds de tiroirs tout de même, où Kapuscinski revient sur sa méthode de travail, sur le terrain comme dans la tranquillité de sa bibliothèque de Varsovie. Pour cet insatisfait de première catégorie, «*chaque livre est une immense défaite*», et Le Négus, Imperium, voire Ebène, aucun de ses rejets ne trouve vraiment grâce à ses yeux.

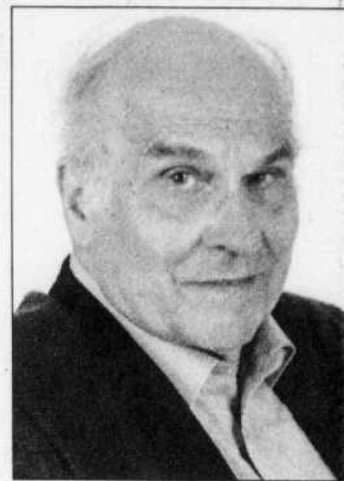
Au fil de nombreuses réflexions éthiques sur le journalisme de guerre, le journaliste polonais livre matière à méditer pour de nombreux collègues des médias d'information: «*Je considère que l'humilité est l'attitude la plus sérieuse pour le journaliste.*» Un travail délicat, solitaire, à haute res-

pensabilité, qu'il se permet même de comparer à une spécialité médicale comme la chirurgie de l'œil. Puisque le reportage dans les pays où règnent de graves conflits, explique-t-il, est souvent «*directement lié à la vie*». Un petit traité de déontologie pour journalistes.

Collaborateur du Devoir

AUTO-PORTRAIT D'UN REPORTER

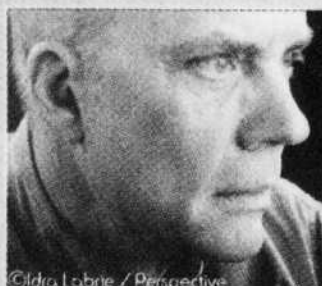
Ryszard Kapuscinski
(Textes choisis
par Krystyna Straczek)
Traduit du polonais
par Véronique Patte
Plon
Paris, 2008, 169 pages



AGENCE FRANCE-PRESSE
Ryszard Kapuscinski

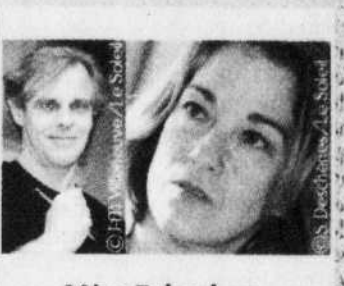
L'instant même au Salon du Livre de Québec

Stand 94 - Espace Dimédia



Hans-Jürgen Greif
Le Jugement

Judi : 16h - 18h
Samedi : 16h - 18h
19h - 21h
Dimanche : 11h - 13h



Mira Falardeau
André-Philippe Côté
L'oreille coupée et autres scénarios

Judi : 18h - 19h
Vendredi : 18h - 19h
Samedi : 13h - 14h



François Blais
Nous autres ça compte pas

Judi : 19h - 21h
Vendredi : 19h - 21h
Samedi : 13h - 15h
Dimanche : 15h - 17h



Claire Martin
Le feu purificateur

Samedi : 14h - 16h
Dimanche : 11h - 13h



Hélène Robitaille
Santiago

Vendredi : 17h - 19h
Dimanche 16h - 17h



Guy Boivin
La bonbonnière

Samedi : 16h - 18h
19h - 21h
Dimanche : 11h - 13h



Lyse Charuest
Marcher sur l'eau

Vendredi : 19h - 21h
Samedi : 12h - 14h
Dimanche : 14h - 16h



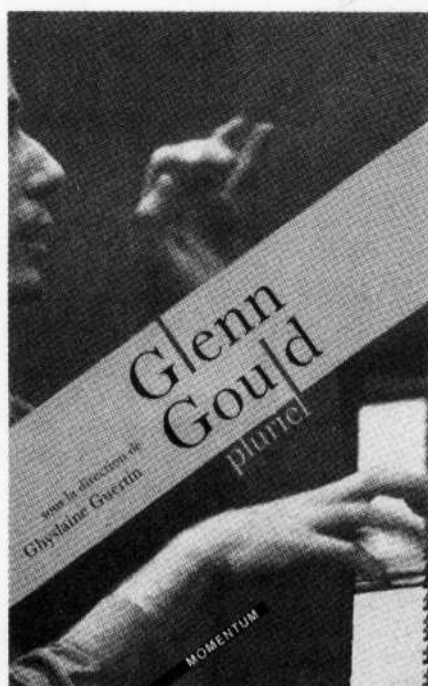
André Ricard
Gens sans aveu

Samedi : 14h - 16h
Dimanche : 12h - 14h

Seront également présents :

Vincent Engel (Samedi : 16h-17h ; Dimanche : 13h-14h)
et le collectif *Aquitaine Québec / Je me souviens*

L'instant même



Dès son jeune âge, Glenn Gould décide d'une carrière de concertiste qui sera de courte durée. Il connaît sa polyvalence et sait qu'il pourrait être à la fois critique, essayiste et compositeur et se consacrer à la direction d'orchestre. Sa mort le 4 octobre 1982 laissera son rêve inachevé.

Yannick Nézet-Séguin, jeune et brillant chef de l'Orchestre Métropolitain du Grand Montréal, aspirant à devenir pianiste de concert, accorde une remarquable entrevue sur la direction d'orchestre.

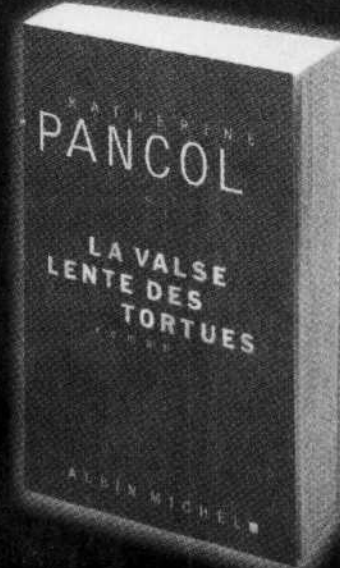
GLENN GOULD PLURIEL, à travers seize textes, sous la direction de Ghyslaine Guertin PhD, scrute l'univers du génie indéniable qu'était Gould. On comprendra ainsi l'immense héritage que ce musicien a voulu léguer à ses auditeurs-lecteurs en leur faisant découvrir, par la voie de la création, un univers de transcendance et de sérénité.

Dans toutes les librairies
Diffusion Prologue
368 pages
32,95 \$



KATHERINE PANCOL

au Salon du livre de Québec



Samedi 19 avril
13h00 à 15h00

Dimanche 20 avril
12h00 à 14h00

ALBIN MICHEL
Stand 164

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

ENTRETIEN

Pascal Boniface au pays de l'or noir

CLAUDE LÉVESQUE

Auteur de nombreux essais et articles, Pascal Boniface s'est penché sur la plupart des grandes questions liées à la politique et aux relations internationales. Des sujets aussi graves que la prolifération nucléaire, le conflit israélo-arabe et le terrorisme, mais parfois plus légers, comme le sport et la mondialisation.

Le directeur de l'Institut des relations internationales et stratégiques (qu'il a fondé à Paris en 1990) était cette semaine l'invité de l'Université de Montréal, où il a prononcé une conférence sur «la diplomatie du pétrole». On peut se demander pourquoi «l'or noir» demeure au centre des relations internationales à un moment où la nécessité de le remplacer par des sources d'énergie plus propres commence vraiment à s'imposer dans les consciences.

«Le pétrole pèse toujours d'un poids extrêmement important dans les relations internationales, d'une part parce qu'il y a une tendance à la rarefaction de la ressource et à terme à son épuisement et, d'autre part, parce que les régions dans lesquelles il est situé sont des zones d'instabilité géostratégique, une instabilité qui augmente plutôt que de diminuer», répond Pascal Boniface en entrevue au *Devoir*.

Ajoutons que la compétition pour l'accès aux réserves disponibles est rendue «de plus en plus féroce» par l'entrée en scène de nouveaux consommateurs, et non les moindres puisqu'il s'agit de l'Inde et de la Chine, et on voit bien que la «pétrodiplo» qui a dominé le XX^e siècle ne va pas disparaître du jour au lendemain.

«En même temps, on ne peut pas expliquer tous les conflits par le pétrole; on ne peut pas ramener l'ensemble des questions internationales, ou la question du Proche-Orient, ou la guerre d'Irak, à une simple affaire de pétrole, observe le politologue. C'est un élément

important de la croissance économique et de la géopolitique, mais ce n'est pas le seul objet de rivalité internationale.»

Ainsi, M. Boniface ne croit pas que les États-Unis ont décidé d'envahir l'Irak simplement pour prendre le contrôle de ses gisements.

«On voit que les États-Unis ont une présence stratégique très forte au Proche-Orient, qui s'explique en partie, mais pas seulement, par le pétrole; Israël constitue pour eux une autre considération dans la région. Les États-Unis n'importent plus que 15 à 20 % de leur pétrole du Proche-Orient, car le Venezuela, le Mexique et le Canada sont devenus des fournisseurs plus importants que l'ensemble de cette région. Il y a donc une sorte de contradiction entre l'augmentation de leur dispositif militaire au Proche-Orient et leur moindre dépendance à l'égard de celui-ci en termes pétroliers.»

Finis l'«afropessimisme»

En même temps, on observe une rivalité croissante entre la Chine et les États-Unis autour des richesses naturelles, surtout énergétiques, de l'Afrique. La présence des deux grandes puissances actuelles s'accroît en Angola et dans le golfe de Guinée, tandis que la crise du Darfour ne peut être comprise «si on n'intègre pas la donnée pétrolière», note M. Boniface.

L'Afrique n'est plus le «continent oublié» qu'il a été pendant la décennie qui a suivi l'effondrement de l'Union soviétique et la fin du monde bipolaire, constate le politologue, qui y voit la raison d'un optimisme prudent.

«Si je suis optimiste pour l'Afrique, ce n'est pas de façon globale mais parce qu'il y a des «succès stories» qui peuvent donner des idées aux autres», précise-t-il. D'une part, on commence à voir la fin de l'impunité pour les dictateurs du continent, comme l'illustre le procès de Charles Taylor. D'autre part, il y a une société

civile africaine qui se développe et qui demande un plus grand droit de participer. C'est lent, mais ça se développe. On voit apparaître l'alternance dans certains pays démocratiques. [...] Si je dis que je suis optimiste pour l'Afrique, c'est en réaction à l'«afropessimisme» qui dit que c'est un continent à la dérive. Elle est en retard, c'est clair, mais elle a les moyens d'aller de l'avant: plusieurs grands enjeux de la mondialisation, en matière de démographie, de protection de l'environnement, de lutte contre les pandémies et de matières premières, passent par l'Afrique.»

Pascal Boniface est moins optimiste en ce qui concerne la stabilité du Proche-Orient et les perspectives de démocratisation dans cette région.

«Être optimiste [dans ce cas] est plus affaire de croyance que d'observation. Alors qu'il y a un accord sur le principe d'une paix entre Israël et les Palestiniens, on s'en éloigne un peu plus chaque jour sur le terrain. Ce conflit n'est pas le seul facteur, mais il reste la clé de nombreux problèmes de la région. Tant qu'il ne sera pas réglé de façon satisfaisante, le fossé entre le monde musulman et le monde occidental se creusera», croit Pascal Boniface.

Le politologue cite aussi les inquiétudes qui planent sur le programme iranien, «une menace pour le régime de non-prolifération plus que pour la sécurité de l'Europe ou même d'Israël», l'instabilité persistante en Irak, le «risque d'ensablement» pour l'OTAN et les pays engagés militairement en Afghanistan, de même que «l'extrême fragilité du Liban». «Les espoirs de démocratie dans la région, de même que le rêve des néoconservateurs d'y voir émerger des pays proaméricains, se sont évanouis pour des raisons géopolitiques», dit-il. On voit bien qu'aujourd'hui, quand ces pays votent librement, ils se tournent vers les éléments les plus antiaméricains.»

Le Devoir



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Pascal Boniface, directeur de l'Institut des relations internationales et stratégiques (qu'il a fondé à Paris en 1990), était cette semaine l'invité de l'Université de Montréal.

Contre les idées reçues

LOUIS CORNELIER

Directeur de l'Institut des relations internationales et stratégiques, le politologue et spécialiste du droit international Pascal Boniface est aussi un essayiste pédagogue. Dans *50 idées reçues sur l'état du monde*, il s'attaque à de fausses certitudes entretenues autant par les experts que par les non-initiés. En 50 très brefs chapitres, il s'efforce «de montrer l'autre face du décor, la réalité qui se cache derrière l'apparence». «L'expertise, précise cet expert, ne peut pas permettre de présupposer la neutralité. [...] Tout au moins peut-on attendre d'un expert un point de vue honnête intellectuellement, et qu'il exprime sa pensée en fonction d'un raisonnement, fût-il personnel.» C'est justement ce que nous sert Boniface, identifié en France à la gauche dite républicaine.

La mondialisation, explique-t-il par exemple, est efficace à certains égards et injuste à d'autres, mais elle «n'est pas une fatalité» et reste déterminée par les choix politiques. L'État, quoi qu'on en dise, «reste l'acteur central des relations internationales» et les frontières continuent d'exister, pour le meilleur et pour le pire.

A ceux qui prétendent que l'Afrique est condamnée au sous-développement et n'est pas prête pour la démocratie, Boniface réplique qu'il y a pourtant «de bonnes raisons pour un afro-optimisme». La croissance économique globale du continent est réelle et «des pays comme le Mali, le Ghana, le Botswana, le Bénin, la Namibie respectent les libertés fondamentales et sont des démocraties pleines et entières».

Les États-Unis, écrit-il, ne sont pas vraiment en déclin et n'ont pas fait la guerre en Irak pour le pétrole d'abord, mais bien pour des raisons géopolitiques, puisque «la perspective d'un Irak puissant au cœur du Proche-Orient leur [était] difficilement acceptable». Cela, évidemment, n'excuse pas leur erreur d'évaluation. «Les démocraties durablement installées, ajoute Boniface, sont celles qui sont le fruit de mouvements internes de la société.»

Défenseur de l'ONU malgré ses ratés et critique d'un Occident souvent hypocrite dans sa volonté de contribuer à la démocratisation des pays arabo-musulmans, Boniface conteste aussi l'idée reçue voulant que le terrorisme soit d'essence religieuse et celle qui en fait une efficace arme des faibles. «Le terrorisme, explique-t-il, au lieu d'inverser le rapport de force en faveur de la cause qu'il défend, peut en approfondir l'inégalité en sa défaveur, la lutte contre le terrorisme venant au contraire légitimer le renforcement de l'appareil militaire des puissances dominantes.»

Très éclairant malgré sa brièveté, accessible même s'il est l'œuvre d'un savant, cet ouvrage offre un point de vue à la fois lucide et nuancé sur l'état de notre monde.

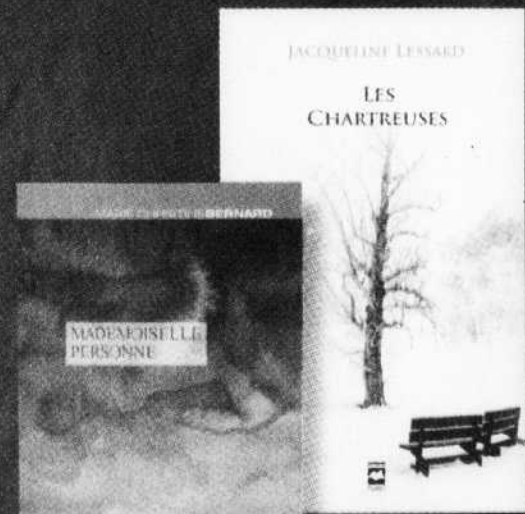
Collaborateur du *Devoir*

50 IDÉES REÇUES SUR L'ÉTAT DU MONDE

Pascal Boniface
Armand Colin
Paris, 2007, 160 pages

HURTUBISE HMH

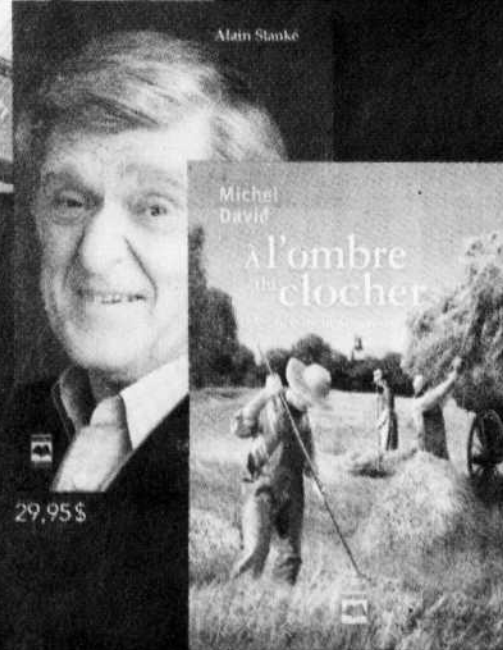
Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Québec au stand 303.



27,95\$



24,95\$



24,95\$

29,95\$

29,95\$

Marie-Christine Bernard

Jean-Pierre Charland

Michel David

Pierre Gagnon

Isabelle Gaumont

Jacqueline Lessard

Madeleine Monette

Alain Stanké

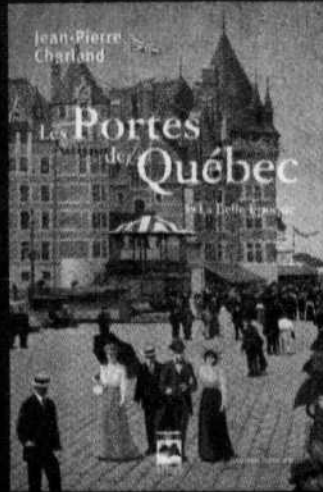
Louis Tremblay



34,95\$



22,95\$



17,95\$

29,95\$